

# Brabant

JANVIER 1961 • N° 1 • MENSUEL

# Notre nouveau centre d'Accueil



Voici comment se présentent les nouvelles vitrines de notre bureau d'informations, rue Saint-Jean à Bruxelles. (Photo de Sutter)

## Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN  
BRUXELLES 1

TEL. 13 07 50

PRIX DU NUMERO : 10 F

ABONNEMENT : 80 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

### SOMMAIRE

- Editorial *par M.-A. DUWAERTS*
- Halte rue de la Montagne *par J. DELMELLE*
- L'Hôtel d'Ursel disparaît *par R. POREYE*
- Bruxelles, ma Ville *par G.C. HEMELEERS*
- Le Moulin-carrefour de Saintes *par J. CETTE*
- Une digue du moyen âge à Hal *par R. BORREMANS*
- Une vieille ferme brabançonne au cœur de Tervuren : l'Hoeve Melijn *par V.-G. MARTINY*
- Coin rustique mais inconnu du Wallon Brabant : Bornival *par V. JENET*
- L'Univers du peintre cartonnier *par M. DAMBIERMONT*
- Nos mots croisés *par P. LAURENT*

Les textes publiés n'engagent  
que la responsabilité de leurs auteurs.

Notre couverture :

WEMMEL - La petite église dans sa parure  
d'hiver. (Photo de Sutter)



Ministère Public Central  
60 12  
Communauté Française B.V.  
Place Albert 1er, 1  
1100 - NIVELLES  
Tel. (067) 21 95 01  
(067) 21 35 01

## 1961, ANNÉE DE RECONVERSION

EDITORIAL

19-05-1993

1960 s'est achevée par un événement heureux pour notre pays : le mariage du Roi ! Et si cette année s'est ainsi terminée dans l'allégresse générale, il faut bien reconnaître que la Belgique en avait bien besoin après les tristes mois de juillet, août et septembre qui virent nos compatriotes chassés honteusement du Congo et notre pays vilipendé par des hommes politiques d'états sous-développés qui feraient beaucoup mieux de se préoccuper de donner à manger à leurs peuples. Il est vrai que le dicton de la paille et de la poutre sera toujours d'actualité...

Mais pour la Fédération touristique la fin d'année 1960 aura été également cruciale. N'est-ce pas alors en effet que notre installation dans les nouveaux locaux de la rue Saint-Jean se fit. Et faut-il l'écrire, ce n'est pas non plus sans une certaine émotion que notre personnel a quitté ses vieux bureaux de la rue du Lombard. Une page de l'histoire de notre Fédération s'achève ainsi. Page fertile en réalisations, en labeur.

1961 verra le début de la reconversion de nos bureaux. La société évolue si vite à présent qu'il se devait que notre organisme se hisse à la hauteur des tâches exaltantes qui l'attendent. C'est ce que les autorités provinciales ont parfaitement compris en mettant à notre disposition, 4, rue Saint-Jean à Bruxelles, des locaux dignes d'une association touristique au devenir important pour l'économie brabançonne.

Au surplus le 20 janvier prochain on procèdera à l'inauguration officielle de nos installations. Mais dès à présent notre centre d'informations est déjà accessible au public et nous invitons tous nos membres à venir nous dire bonjour.

### NOS PROJETS D'AVENIR

Ils sont évidemment nombreux et notre action sera liée partiellement à celle du Commissariat général au Tourisme.

L'Opération Moulins sera continuée pendant toute l'année qui verra enfin la sortie de presse d'un opuscule sur les moulins à vent et à eau de la province. Cette brochure unique, réalisée en collaboration étroite avec notre Service de Recherches Historiques

et Folkloriques, comblera une lacune importante et nous conseillons vivement à tous de l'acquérir. Elle sera vendue à un prix très modique et permettra à tous les amateurs de belles promenades de découvrir des sites encore inconnus d'eux. D'autre part il sera procédé à l'inauguration officielle du moulin d'Assent restauré et replacé près de la plage à Diest.

Mais tandis que l'Opération Moulins verra notre action renforcée vis-à-vis des organismes de jeunesse, une autre opération sera déclenchée en Brabant : l'Opération Ambiorix ! De quoi s'agit-il en fait ? De vous rappeler qu'il existe de nombreux souvenirs, encore présents, de l'époque gallo-romaine : d'importants tronçons de la voie impériale bordée de tumuli toujours existants, de tombelles que l'on ouvrira afin d'y effectuer des fouilles auxquelles vous pourrez assister. Cette importante opération sera menée avec ferveur et réalisée en Brabant en étroite collaboration avec Monsieur Mariën, conservateur adjoint aux Musées royaux d'art et d'histoire, qui préside aux destinées de la section « Pré-histoire nationale », qui nous réservera la primeur de certaines de ses recherches. Vous aurez d'ailleurs le plaisir de l'entendre lors d'un exposé qu'il fera dans notre nouvelle salle de conférences.

### NOS MIDIS DU TOURISME

Puisque nous parlons conférences, nous sommes heureux de vous annoncer la reprise de nos « Midis du Tourisme » qui connurent tant de succès dans le passé. Le premier Midi a été fixé au lundi 30 janvier. Nous convions donc tous nos amis à reprendre le chemin de nos Midis du Tourisme mais cette fois vers... la rue St-Jean et nous leurs fixons rendez-vous au 30 janvier 1961 à 12 h. 15.

Autre innovation : une fois par mois une conférence sera organisée le soir à 18 h. 30, avec les mêmes possibilités d'accueil qu'à nos Midis. Ce seront nos Soirées du Tourisme. Un buffet sera ouvert à partir de 18 heures. Ainsi, en rentrant chez eux, nos auditeurs n'auront plus à se préoccuper de leur repas. Nous espérons que cette nouvelle initiative sera appréciée par tous.

### NOTRE MATERIEL DE PROPAGANDE

La base essentielle en reste évidemment notre revue mensuelle « Brabant », à laquelle nous attachons

tous nos soins. De très nombreuses lettres de lecteurs nous ont marqué à suffisance tout l'intérêt qu'ils prenaient à la lecture de cette revue que nous voulons prestigieuse. Nous continuerons, comme par le passé, à attacher tous nos soins à cette publication où de nouvelles rubriques seront encore créées. Nous attendons ici les suggestions de nos lecteurs. Qu'ils n'hésitent pas à nous poser des questions ; nous sommes là pour leur répondre.

Mais 1961 verra aussi la publication d'un nouveau dépliant consacré cette fois au Nord et à l'Est du Brabant. Il mettra en lumière toutes les richesses inouïes de cette partie du Brabant. Un itinéraire vous conduira de Louvain à Tirlemont mais bien entendu en passant par le chemin des écoliers.

### NOS EXPOSITIONS

Comme les années précédentes, la Fédération touristique du Brabant sera présentée à une série de salons, de foires et expositions tant en Belgique qu'à l'étranger. Le Service des Recherches Historiques et Folkloriques et l'Office provincial des Industries d'art du Brabant nous aideront à développer un thème de choix : Brabant, fleuron de la Couronne.

Dès à présent, au surplus, nous préparons de magistrales expositions pour 1962 : « Brabant - Ile de France » et « Rubens ambassadeur », cette dernière exposition devra se réaliser au château du Steen à Elewijt. Ce qui n'empêchera pas d'ailleurs l'organisation dès 1961 d'une fort belle exposition prévue pour le printemps dans ce même château.

Comme vous le voyez, ce n'est pas en 1961 que la Fédération touristique du Brabant chômera car il existe encore bien d'autres projets à réaliser en collaboration étroite avec nos syndicats d'initiative locaux auxquels nous adressons un pressant appel pour qu'ils collaborent étroitement avec nous, forts qu'ils seront de notre appui total.

Enfin et pour terminer que chacun d'entre vous trouve ici l'expression des vœux sincères que nous vous adressons, à l'occasion de cette nouvelle année qui s'ouvre, pour notre pays, sous un auspice des plus heureux : un mariage d'amour.

Maurice-Alfred DUWAERTS

## Halte rue de la Montagne

IL y a trente ans, l'architecte en chef de la ville de Bruxelles, M. Malfait, suggérait la délimitation d'une zone à l'intérieur de laquelle les édifices du passé bénéficieraient, à condition — bien entendu ! — qu'ils le méritent, d'une protection effective.

S'étendant de la Putterie à la Rue de Flandre et du Marché-aux-Poulets au Marché-au-Charbon, cet « îlot sacré » n'a eu d'autre destin que celui de la fameuse peau de chagrin. Il a été ravagé sans pitié par la Jonction et les exigences illusoire ou réelles (mais toujours plus pressantes, les « puissances d'argent » maniant l'aiguillon avec intelligence !) de la vie contemporaine l'ont soumis aux effets d'un constante et déplorable érosion.

Il y a quelques années, en 1956, tout un côté de la Rue de la Montagne est tombé sous la pioche du démolisseur et, sur l'emplacement des maisons disparues, un parking a été aménagé. Ayant échappé à la fièvre destructrice ayant sévi à la veille de la grande manifestation internationale du Heysel en 1958, l'autre rive de la rue de la Montagne (il avait été promis, cependant, que l'on n'y toucherait pas !) a vu plusieurs de ses immeubles se dissimuler, naguère, derrière de hautes palissades. Était-ce là le prélude à une action d'envergure ayant, pour objectif, la disparition de cette rive septentrionale ?

Cette dernière question appelle deux réponses qui se contredisent l'une l'autre.

Il y a quelques mois, le Collège échevinal de Bruxelles a soumis, au Conseil communal, une proposition s'inspirant, semble-t-il, de celle faite, il y a trois décennies, par l'architecte Malfait. A l'issue de la discussion, un « compromis » (on sait, en général, ce que valent ces arrangements qui, voulant mettre tout le



BRUXELLES - Un parking a remplacé les maisons démolies de la rue de la Montagne. (Photo de Sutter)

monde d'accord, concilient les inconciliables et mécontentent tout le monde !) est intervenu. Ce compromis vise à maintenir, au secteur du vieux Bruxelles communément appelé « îlot sacré » (réduit, avec les années, aux environs de la Grand'Place), un « caractère d'époque ».

Un « caractère d'époque » ? La formule est vague. On a vu, depuis l'adoption du compromis en question, combien son extensibilité est grande. Et les réactions ne se sont pas faites attendre. La Société Centrale d'Architecture de Belgique a publié, dans sa revue : « Rythme », une prise de position fort nette. Nous lisons : « L'atmosphère d'une ville, quoique celle-ci la puise parfois plus dans le folklore que dans l'art vivant, provient en grande partie de l'existence de vestiges de son passé architectural et social. Bruxelles sans la Grand'Place, sans le Sablon, perdrait son caractère de ville qui vivait (notion d'ailleurs où une certaine fierté nationale prend souvent le pas sur la réalité architecturale). Mais il semble regrettable que sous dénomination d'urbanisme, il soit exigé, autour de ces îlots historiques, le factice d'une reconstruction « d'époque ». Si



BRUXELLES - Le 14 août 1695, à 16 heures, la chapelle Sainte Anne est atteinte par l'artillerie du maréchal de Villeroi.



BRUXELLES - La chapelle Sainte-Anne à l'époque où la rue de la Montagne respirait encore.

(Photos « Het Laatste Nieuws »)

La voici au moment de l'amputation supérieure de la rue.



l'on avait exigé au XIX<sup>ème</sup> siècle que les nouvelles artères soient construites comme au XV<sup>e</sup>, que serait devenue Bruxelles ? Chaque époque a son mode de vie. Pousser le formalisme jusqu'à cacher une société d'assurances par des façades factices de petites maisons « de style » est aussi anachronique que de donner à une automobile l'allure d'un fiacre... ».

La Société Centrale d'Architecture de Belgique fait allusion à ce qui se fait Rue de la Montagne où l'on démolit plusieurs maisons anciennes de la rive gauche... reconstruire, sur leur emplacement, des immeubles de conception plus rationnelle mais qui, extérieurement, offriront, aux regards, une façade de style imaginée par un architecte du XX<sup>ème</sup> siècle. On démolit donc de l'authentique pour lui substituer, à la vue de tous, un décor de théâtre, un trompe-l'œil ou, si l'on préfère, du faux-vieux ! Ce faux-vieux créé aujourd'hui de toutes pièces aura peut-être un mérite : celui de montrer ce que nos ancêtres... auraient pu faire de bien ! Malheureusement, si l'on se base sur quelques réalisations visibles en face de l'Albertine, ce faux-vieux risque de n'avoir même pas ce mérite. Certains pignons regardant l'Albertine, à l'angle des Rues Saint-Jean et de la Madelaine, ne constituent que des fantaisies relevant du grotesque. Les volumes architecturaux ne sont pas respectés. Les styles sont imbriqués sans aucun souci de logique. Les historiens, les archéologues et les connaisseurs sourient et haussent les épaules.

Rue de la Montagne, comme ailleurs, on sacrifie l'authentique au dieu des démolisseurs et on le remplace par du factice. N'eut-il pas été plus logique et plus orthodoxe, sinon plus facile, de restaurer les immeubles dignes d'être conservés pour leur valeur artistique ou leur qualité de témoin d'histoire ? N'eut-il pas été possible — comme M.-A. Duwaerts, parlant du vieux quartier de la Vieille-Halle-aux-Blés dans le n° 135 du « Folklore brabançon », le suggérait — de « conserver ces éléments architecturaux et les montrer dans un plan d'aménagement ». N'aurait-on pu accorder le respect du passé au souci du progrès ? Au cours d'une conférence de presse qui s'est tenue le 22 juin dernier, le Gouverneur de la Province de Brabant faisait remarquer : « Deux tendances extrêmes s'affrontent : les uns conservaient la moindre pierre, fût-elle la plus laide et la plus sales qu'il soit, du moment qu'elle est ancienne ; les autres sacrifieraient tout à l'art moderne le plus outré. In medio virtus : la sagesse est sans doute, comme en toutes choses, entre les extrêmes, en un juste milieu. » Le compromis intervenu en ce qui concerne l'îlot sacré (à présent immatriculé n° 1, car il est question — depuis tout un temps déjà — de créer un « îlot sacré » n° 2 centré sur la Vieille-Halle-aux-Blés !... et un n° 3 axé sur le Sablon, et un n° 4 comprenant la rue Ste Catherine et ses abords, et un n° 5, et un n° 6, etc.) ne réalise pas du tout un juste milieu. Il prétend, au contraire, donner satisfaction, à la fois, aux

deux tendances extrémistes d'une manière qui le sera doublement condamnable puisque l'authentique est rasé et remplacé par un style « d'époque » ne pouvant satisfaire les archéologues de la première tendance ni les progressistes de la seconde.

Après la rive droite de la Rue de la Montagne, la rive gauche est donc jetée à bas en dépit des assurances qui avaient été données il y a quelques années. Cette rive gauche, on la remplacera par un décor, genre « Belgique Joyeuse » 1958 mais en matériaux durables. Déplorable manœuvre d'illusionniste qui ne trompera que les gens ignorants ou distraits ! Un décor de théâtre, fût-il confectionné avec le plus grand soin, n'est jamais qu'un mensonge !

\* \* \*

Cette Rue de la Montagne n'était, à l'origine, qu'un étroit chemin descendant des collines de sable longeant la collégiale Sainte-Gudule. Au XIII<sup>ème</sup> siècle, quelques maisons le bordent déjà.

Cet étroit chemin, plus tard, devait devenir un tronçon de la route qui, traversant Bruxelles d'ouest en est, partait du port de la Senne pour aboutir au Coudenberg.

Au XVI<sup>ème</sup> siècle, plusieurs accueillantes auberges s'ouvrent sur cette artère animée, de jour, par le passage d'un important charroi. Les rouliers sont nombreux à se donner rendez-vous et à prendre logement dans les différentes auberges dont celle du « Miroir », dont l'origine remonte au XIV<sup>ème</sup> siècle et qui doit son nom, semble-t-il, à un ruisseau traversant le quartier et faisant office... d'égoût à ciel ouvert. Ces rouliers ont la possibilité d'entendre la messe, le dimanche, dans une chapelle construite au bas de la rue, en 1519, et dédiée à Sainte-Anne.

Le 14 août 1695, cette chapelle est atteinte, à 16 heures, par l'artillerie du maréchal de Villeroy qui, des hauteurs de Scheut, bombarde la ville. De nombreuses maisons sont éventrées, des murs d'écroulent et l'entassement des décombres empêche toute circulation Rue de la Montagne.

Quelques années plus tard, toute trace de destruction a disparu. Beaucoup de commerçants se sont installés ou cherchent à s'installer dans cette artère ou à proximité immédiate. Bouchers, poissonniers, tanneurs et, aussi, bijoutiers, orfèvres et horlogers sont particulièrement nombreux entre le forum et Sainte-Gudule. On note également au XVIII<sup>ème</sup> siècle, Rue de la Montagne, la présence d'autres marchands ou « travailleurs indépendants ». Un libraire nommé Franciscus T'Serstevens y est établi. Il possède une presse de laquelle sortira, en 1760, un petit livre consacré à la chapelle Sainte-Anne.

Au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle, la Rue de la Montagne est de plus en plus animée. Les maraîchers la fréquentent, les couturières y viennent faire leurs dévotions



BRUXELLES - L'église de la Madeleine avant sa restauration. (Copyright Belga)

à leur patronne Sainte-Anne, les diligences arrivent au « Grand Miroir » ou en repartent dans un bruit assourdissant de ferraille. Il y a plusieurs hostelleries, auberges et cabarets : le « Faucon », les « Quatre Seaux », le « Grand Miroir », le « Prince de Joinville », le « Prince Belge »... et nombre de personnages célèbres ou promis à la célébrité y descendront. Au n° 87, dans un vieil hôtel patricien, est établie un bureau des postes d'où sortent, chaque matin, de nombreux facteurs allant faire leur habituelle distribution de bonnes et mauvaises nouvelles.

En 1876, le Collège communal décide, le 7 décembre, la démolition de deux immeubles, les n° 78 et 80, afin de pouvoir procéder à l'élargissement de la voie publique. Le trafic est de plus en plus intense. La Rue de la Montagne, où plus d'un immeuble a été reconstruit, transformé ou restauré, est une artère vers laquelle les Bruxellois se dirigent souvent car ils sont assurés d'y trouver ce qu'ils cherchent. Les commerces, en effet, sont nombreux, variés et bien achalandés. Il y a là, fin du siècle, des magasins d'optique, de blanc, de châles et soiries, une ou deux pharmacies, des marchands de chaussures, une boulangerie ordinaire et un boulanger spécialiste ne vendant que pains d'amandes, pains à la grecque et biscottes, un droguiste, un fourreur, une papeterie, un magasin d'appareils d'éclairage, un magasin de modes, un luthier, une fabrique de meubles, une pâtisserie, une firme de tapis et linoléum, plusieurs petits cafés, etc. Au n° 86 est installé le libraire-éditeur Edmond Deman, ami de Félicien Rops.



**BRUXELLES** - On démolit l'aile droite de l'église de la Madeleine. A cet emplacement on reconstruira un bâtiment auquel sera accordé la façade de la chapelle Sainte-Anne.

(Photo « Het Laatste Nieuws »)

autre style, par un bâtiment, imaginé en style « d'époque », à usage d'habitation. Une absurdité a été commise, une de plus ! Si l'on tient à conserver une autre chapelle intéressante, on pourrait la transporter également Rue de la Madeleine où existe déjà l'embryon d'un quartier « oratorien ». Cette réimplantation consacrerait l'étrangeté de la solution à laquelle les « spécialistes » se sont finalement ralliés en ce qui concerne la chapelle Sainte-Anne !

Nous trouvons, dans l'ouvrage sur « Le Brabant » publié en 1865 par Adolphe Guerard, les quelques renseignements suivants sur la chapelle Sainte-Anne :

« La chapelle de Sainte-Anne, rue de la Montagne, à l'extrémité de laquelle se trouve la Grande-Poste, est le lieu des réunions hebdomadaires de la confrérie de Saint-François-Xavier, le grand apôtre du Japon. Le choix de cette chapelle pour point de réunion de ces pieux artisans est d'autant plus convenable que sa fonda-

tion est due à un simple marchand de Bruxelles, Jean Van Zuenen, qui légua 600 florins pour bâtir une chapelle en l'honneur de Sainte-Anne, afin de procurer aux rouliers, venant de Louvain, d'Anvers et de Malines, etc., et qui logeaient pour la plupart dans les nombreuses auberges de la rue de la Montagne, le moyen d'entendre facilement la messe avant leur départ, ensuite parce qu'elle appartient longtemps à des hommes de métier, d'abord aux teinturiers en vieux, en 1527, et plus tard aux fourreurs ou pelletiers, qui en conservèrent définitivement l'administration, jusqu'à l'époque où l'invasion étrangère vint renverser les autels et les anciennes institutions. Cette chapelle fut consacrée par l'évêque de Cambrai, le 13 juillet 1519. La chapelle de Sainte-Anne a été reconstruite en 1655, et son portail en 1777. Elle possède une belle statue de Saint-François-Xavier, une des œuvres de l'éminent sculpteur Geerts, de Louvain.

« La niche qui surmonte l'entrée de la chapelle de Sainte-Anne fut longtemps occupée par un groupe en pierre représentant Sainte-Anne tenant la Sainte-Vierge par la main. On dit que Jérôme Duquesnoy l'avait

donné à la chapelle, à la condition qu'il serait placé dans cette niche, d'où cependant il fut retiré en 1776, alors que l'on tenta de le voler ; et il fut mis alors sur le maître-autel dans l'église. Jérôme l'avait fait, dit-on, pour des religieux qui avaient commandé une statue de Sainte-Anne, mais en marbre. »

Ces quelques notes passent sous silence de nombreux faits plus ou moins importants. Adolphe Guerard n'évoque pas la tradition selon laquelle Jean Van Zuenen aurait, afin de pouvoir réaliser le projet qui lui tenait à cœur : l'érection d'une chapelle à proximité du « Nedermerct » (pour que les maraîchers, partis de chez eux avant le jour, puissent y assister à la messe et y faire leurs prières), aurait constitué une « tirelire » alimentée par une part de ses bénéfices de négociant. Il lui fallut trente ans, assure-t-on, pour réunir les 600 pièces d'or nécessaires.

Jean Van Zuenen mourut le 30 mars 1519 après avoir acheté, semble-t-il, un terrain occupé, Rue de la Montagne, par cinq maisons et une auberge située à l'enseigne de Sainte-Anne. Ses exécuteurs testamentaires veillèrent à la réalisation de son pieux projet.

Si l'on en croit certains auteurs, dont Guerard, la chapelle aurait été consacrée le 13 juillet 1519 par l'évêque de Cambrai. Il est peu probable que la consécration du petit sanctuaire ait pu avoir lieu si peu de temps après l'achat du terrain (l'acte aurait été passé le 3 mars 1519, soit environ trois semaines avant le décès de Jean Van Zuenen). La cérémonie du 13 juillet 1519 eut sans doute, comme prétexte, la pose de la première pierre de l'édifice dont la construction n'aurait été autorisée par Charles-Quint, de l'avis d'un chercheur, qu'en 1521. Quoiqu'il en soit, les teinturiers en vieux demandèrent et obtinrent, en 1527, de pouvoir administrer la chapelle où eut lieu, entre autres

mariages, celui — célébré le 3 février 1544 — d'Ovot Viron et de Catherine Gielis.

En 1655, la chapelle de Sainte-Anne est reconstruite sur l'emplacement primitif agrandi d'un parcelle de terrain obtenue grâce à l'acquisition d'une maison située dans une rue contiguë appelée Rue des Orfèvres. Le bombardement de 1695 endommage fortement le petit édifice mais épargne la façade de style baroque italien flamandisé. Peu après, la chapelle est restaurée. Le sacristain est alors un nommé Pierre Orts. Quelques années plus tard, celui-ci, ayant pris sa retraite, change de domicile et s'installe dans une maison du Marché-aux-Ports, près d'un ouvrage fortifié, la « Verloren Cost Poort », barrant la Rue de Flandre. Le 28 mars 1723, pendant la nuit, un incendie se déclare, détruisant la fortification et la demeure de Pierre Orts qui meurt carbonisé. Des ruines fumantes de sa maison, on retire quelques feuillets d'un vieux livre de comptes de la chapelle, livre couvrant les années 1682 à 1711.

En 1776, ainsi que Guerard le signale, un malandrin tenta de voler la statue en pierre de Sainte-Anne offerte, à la chapelle, par le sculpteur Jérôme Duquesnoy qui demeura peut-être Rue de la Montagne. En 1798, le 12 février, par décision des autorités occupantes, le sanctuaire est fermé au culte. Il ne lui sera rendu qu'en 1814. Toutefois, entretemps, en 1801, des travaux de restaurations seront effectués.

En 1815, au lendemain de la bataille de Waterloo, la chapelle est convertie en ambulance pour quelques semaines. Chaque année, le 26 juillet, diverses cérémonies religieuses y sont organisées en l'honneur de la mère de la Vierge et l'autel de la Sainte-Anne est alors abondamment fleuri par les « petites mains ». En 1870, comme cinquante cinq ans auparavant, la chapelle accueille à nouveau des blessés de guerre. Cette fois,

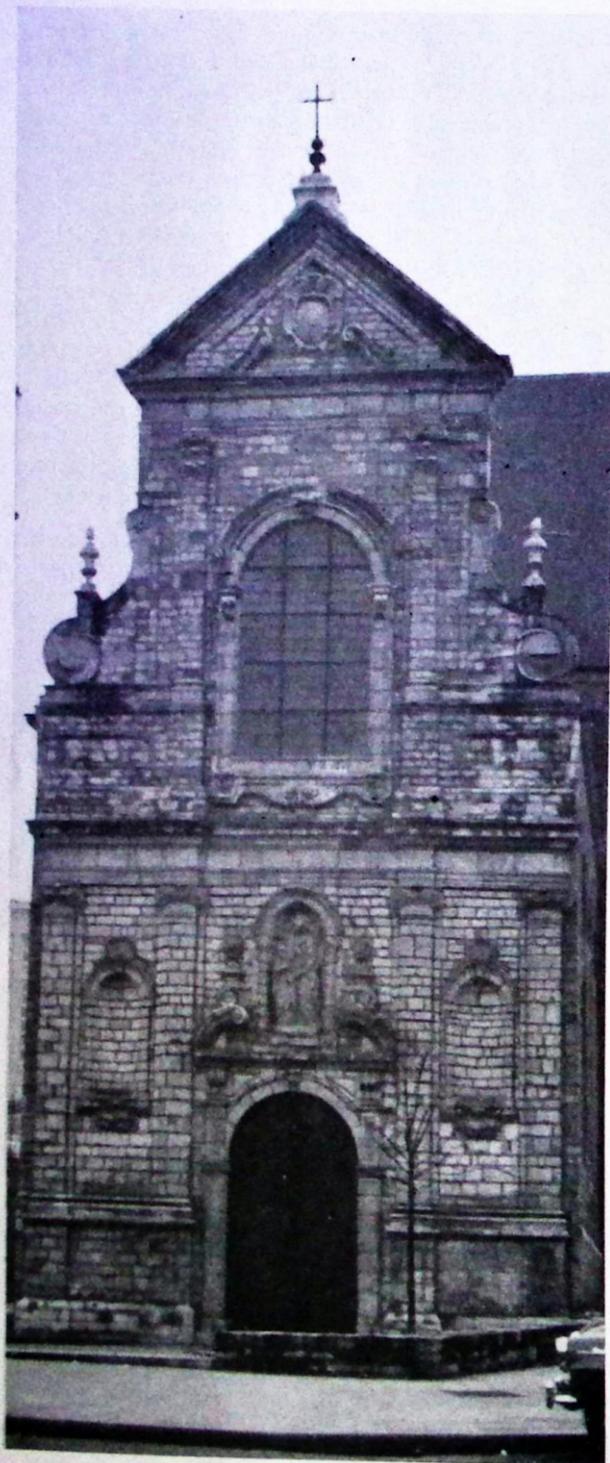
Et voici le XXème siècle. En 1911, lors des premières démolitions du quartier de la Putterie, c'est généralement par la Rue de la Montagne que descendent les tombereaux chargés de décombres. Les tramways se sont substitués aux diligences et les vieux hôtels du passé sont fermés et se délabrent. Après 1918, une passerelle en bois — appelée Pont Président Wilson — passe derrière la Rue de la Montagne, joignant le Marché-aux-Herbes aux bâtiments universitaires de la Rue des Sols. Puis, quelques années plus tard, ce fut le percement de la Rue Cardinal Mercier, le règne (qui n'est pas fini) des palissades, l'inauguration du buste de Paul Janson... On connaît la suite de l'histoire : amputation de la partie supérieure de la Rue de la Montagne (au-delà de la rue d'Arenberg), démolition de la rive impaire mais sauvetage et déplacement de la chapelle Sainte-Anne...

\* \* \*

La chapelle Sainte-Anne a été démontée pierre par pierre et reconstruite à la pointe de la rue de la Madeleine. On a raccordé sa façade, c'est-à-dire tout ce qui en subsiste, à la chapelle de la Madeleine, qui est d'un

**BRUXELLES** - Travail des plus délicats : la reconstruction, pierre par pierre, de la chapelle Sainte-Anne. (Photo « Het Laatste Nieuws »)





BRUXELLES - La chapelle Sainte-Anne  
telle que vous la verrez en passant, rue de la Madeleine.  
(Photo de Sutter)

ceux-ci sont des Français. Pour meubler les loisirs de la convalescence, ces blessés assistent, dans les théâtres et cafés-concerts des environs de la Rue de la Montagne, à des répétitions. On leur sert alors du vin, de la bière, et on leur offre du tabac.

Au début de ce siècle, la chapelle est désaffectée. Charles Buls, soucieux de garder le petit sanctuaire à la postérité, constitue un comité dont l'objectif est de sauver l'oratoire en le reconstruisant... dans le Parc du Cinquantenaire. La réalisation du projet, bientôt abandonné, n'aurait coûté que 6.000 francs ! Demeurant toujours en place, la chapelle abandonnée servira, pendant un temps, de salle de projection : le « Cinéma Colonial ». Trente ans plus tard, après de très nombreuses palabres, il est statué définitivement sur le sort du petit sanctuaire. Celui-ci sera transporté Rue de la Madeleine. Démontée pierre par pierre, sa façade italo-flamande sera reconstruite face au Marché-aux-Herbes et raccordée, par un bâtiment « imaginé », au flanc de l'oratoire dédié à Sainte Marie-Madeleine qui, ayant appartenu aux Templiers, aux Saccites, aux Réformés, etc., a, lui aussi, une très longue histoire à nous raconter... Peut-être l'écouterons-nous une autre fois car, aujourd'hui, nous ne sommes Rue de la Madeleine que pour retrouver — ô paradoxe ! — l'ancienne Rue de la Montagne !

\* \* \*

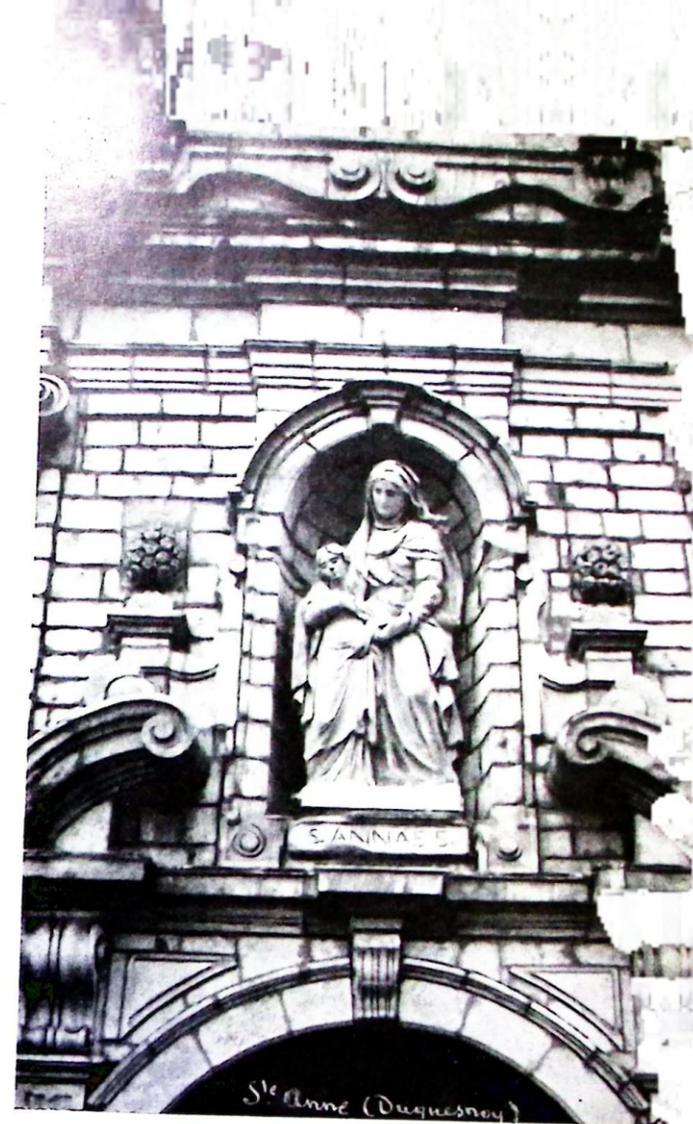
La chapelle dédiée à Sainte-Anne — « Moederke Anna » disaient les vieux Bruxellois ! — n'est pas la seule page du passé de la « Bergstraat »... qu'il faut aller rechercher, à présent, dans le livre racontant l'histoire de quelque autre artère !

La partie supérieure de la Rue de la Montagne, déjà amputée de deux immeubles en 1876, a été victime, il y a quelques années, de la grande fièvre destructrice et urbanistique dont souffrent les architectes de l'Administration. Finalement, elle a perdu son identité véritable et on l'a dotée d'une nouvelle appellation : Boulevard de l'Impératrice.

Cette partie supérieure de la Rue de la Montagne, formant un tronçon du Boulevard de l'Impératrice, nous retiendra quelque peu. Une plaque de bronze, encastree au-dessus d'une porte du complexe de la société d'assurances « De Nederlanden », évoque un des grands moments de la vie de la Rue de la Montagne. Elle nous dit, en néerlandais d'abord, en français ensuite, que s'élevait jadis, sur l'emplacement du building de la compagnie « De Nederlanden », l'auberge du « Prince Belge » et que c'est là qu'un certain Multatuli écrivit son chef-d'œuvre : « Max Havelaar ».

L'auberge du « Prince Belge » occupait le n° 80 de la Rue de la Montagne. La maison, qui comportait vraisemblablement deux étages, devait être assez vaste et être suivie d'un grand jardin empiétant sur l'actuelle Rue d'Arenberg. Eduard Douwes-Dekker, qui se cachait sous le pseudonyme de Multatuli, y séjourna

BRUXELLES - La niche qui surmonte l'entrée de la chapelle est occupée par un groupe représentant sainte Anne tenant la Vierge par la main.



l'aspect extérieur des nouvelles constructions sera « d'époque » : XVIème, XVIIème ou XVIIIème siècle.

C'est au n° 28 que se trouvait situé l'hôtel du « Grand Miroir ». En dépit des souhaits d'innombrables personnes, aucune plaque n'a jamais été apposée sur la façade lépreuse. Peut-être parce que cette plaque aurait dû être de dimensions exceptionnelles, le nombre de personnages illustres ayant passé par le « Grand Miroir » et méritant d'y figurer étant très élevé... Raymond Poreye, dans la livraison de « Brabant » des mois de juillet et août 1960, a évoqué, après tant et tant d'autres, le séjour prolongé que Charles Baudelaire fit dans le célèbre hôtel : Charles Baudelaire, une figure parmi tant d'autres, un épisode — très important, incontestablement — d'une histoire qui en comporte beaucoup d'autres...

Cette histoire commence sans doute au XIIIème siècle : la première mention du « Miroir » remonte, en effet, à 1286. Un ruisseau traversait le quartier, nous l'avons signalé, et il se pourrait que l'auberge d'alors lui ait pris son nom. Raymond Poreye, dans l'article auquel nous avons fait allusion il y a un instant, émettait une autre hypothèse : l'un des premiers propriétaires du XIIIème siècle, qui s'appelait De Speculo, aurait donné son nom à l'établissement (De speculo dérivant du

longtemps en 1859, logeant dans une mansarde sans confort. Né à Amsterdam en 1820, fils d'un capitaine de la marine marchande, le jeune homme accompagna son père aux Indes néerlandaises et, en 1842, y commença une carrière administrative qui devait être interrompue volontairement quatorze ans plus tard parce qu'il était arrivé à un point extrême d'exaspération. Il ne pouvait plus souffrir d'assister, indifférent, au spectacle de l'« atroce exploitation » des pauvres Javanais par « le gouvernement et le commerce hollandais ».

Eduard Douwes-Dekker démissionne donc et quitte les Indes néerlandaises. Il nourrit déjà depuis tout un temps le projet d'écrire un livre qui soit un appel à la pitié, à la justice. Ce livre sera : « Max Havelaar », et Multatuli, qui est l'un des six ou sept grands des Lettres néerlandaises du XIXème siècle, l'écrira à Bruxelles, dans sa sordide mansarde du « Prince Belge ». Presqu'en face de l'auberge, au n° 87, il y avait la Poste. Il régnait, aux abords de celle-ci, une animation incessante. N'était-ce pas là le principal bureau de la capitale ? L'Hôtel des Postes, Place de la Monnaie, n'existait pas encore. Et l'église des Augustins, Place de Brouckère, n'avait pas encore été désaffectée pour accueillir les services de la Poste. La première conférence postale internationale n'avait pas encore eu lieu. Et l'on utilisait encore, en dépit du chemin de fer, de très nombreux chevaux de trait et de selle afin de desservir les relais de province. Un siècle a passé. Extrêmement rares sont, aujourd'hui, les chevaux grim pant le raidillon de la Rue de la Montagne !

En 1908, en vue du cinquantenaire du séjour de Multatuli au « Prince Belge », le « Willemsfonds » entreprit des démarches, en la personne d'un de ses membres les plus éminents : Hendrik-N. Van Kalken, en vue de permettre l'apposition d'une plaque commémorative sur l'immeuble ayant succédé au cabaret, disparu en grande partie en 1876. La ville marqua son accord mais, s'obstinant dans son refus, le propriétaire des lieux voue l'entreprise à un échec. Reprise à la veille du centenaire du fameux séjour par le « Vlaamse Club » et son Président, Léo Van Hoorick, l'idée a fini par triompher et se concrétiser. La plaque de bronze dont nous avons parlé a enfin été mise en place au mois de mai 1960.

\* \* \*

Les immeubles portant les n° 28, 32 et 34 de la Rue de la Montagne, ainsi que plusieurs autres situés plus haut, entre la Rue des Bouchers et la Rue d'Arenberg, ont été démolis. Des bâtiments d'une conception rationnelle remplacent ou remplaceront ces demeures vétustes dont, en quelques cas, la façade a été conservée. Quoi qu'il en soit, ainsi que nous l'avons dit,



BRUXELLES - Et voici l'ensemble restauré. L'église de la Madeleine et la chapelle Sainte-Anne.  
(Photo de Sutter)

latin *speculum*, en français *miroir*)... et à nos populaires « *speculoos* ».

A l'époque où il n'était encore qu'une auberge, le « *Miroir* » reçut, en 1419, Marguerite de Bourgogne, femme de Jean-sans-Peur, et Jacqueline de Bavière, sa fille, comtesse palatine de Hainaut et de Hollande, épouse de son cousin germain le duc de Brabant Jean IV. Les deux femmes demeurèrent pendant un certain temps à l'auberge, en compagnie d'un domestique. La chronique relate les raisons de cette installation. Outrée de voir comme le duc traitait Jacqueline, Marguerite s'engagea celle-ci à quitter, avec elle, le Palais des Bailles. Jacqueline, toute en pleurs, suivit sa

mère. Les deux femmes firent à pied la distance séparant le Coudenberg de la Rue de la Montagne, un serviteur — qui les suivait — portant leurs bagages. Ajoutons que les époux ducaux ne se réconcilièrent jamais. Jacqueline, qui — lors de son mariage avec Jean IV — était déjà veuve du comte de Ponthieu, dauphin de France, se remaria avec Henry Humphroy, duc de Gloucester, frère du roi d'Angleterre, et, par la suite, épousa secrètement Frans Van Borsellen. Ce dernier fut emprisonné au château de Rupelmonde, en 1433, par Philippe le Bon, en punition pour cette alliance. Jacqueline mourut en 1436, à 36 ans, à Teilingen, après avoir passé les derniers mois de son existence agitée et pleine de revers à fabriquer des vases

connus sous le nom de « ruches de dame Jacqueline ». Désiré Denuit a raconté, aux pages d'un de ses livres, l'existence pleine d'aventures de Jacqueline de Bavière.

A partir du XVIII<sup>ème</sup> siècle, l'hôtel du « Grand Miroir » remplace l'auberge du « Miroir ». La clientèle, surtout composée de rouliers et de voyageurs, change quelque peu par suite de cette « promotion ». Toutefois, c'est au siècle suivant que l'établissement connaîtra la renommée et la grande affluence.

Ayant servi de lieu de réunion des patriotes lors de la Révolution brabançonne, l'hôtel va donc accueillir, au XIX<sup>ème</sup> siècle, quantité de personnes et, parmi elles, d'innombrables célébrités.

En 1816, le conventionnel français Jean-Baptiste Mailhe, victime de la proscription, débarque à Bruxelles en compagnie de son fils et prend pension au « Grand Miroir » où il restera de longs mois.

Un peu plus tard, le « Grand Miroir » est choisi comme point de départ et d'arrivée des diligences mises en service par l'« Union » ou « Messageries générales des Pays-Bas ». Avec les messageries Van Gend, l'« Union » est la principale entreprise de voitures publiques assurant les longs parcours. De la Rue de la Montagne

partent des diligences à destination de Liège et Aix-la-Chapelle, Gand et Ostende, La Haye, Amsterdam et Utrecht, Mons et Paris, Lille et Calais. Certaines d'entre elles donnent correspondance aux voitures de la compagnie Laffite.

Le « Grand Miroir » demeure pendant de longues années un centre animé de « messageries » et la chose influence considérablement son développement. En 1845, la famille Pasquier avait acheté l'hôtel, des transformations sont entreprises. On construit plusieurs annexes. Les aménagements terminés, quarante chambres peuvent être mises à la disposition des voyageurs et cette capacité d'hébergement fait, du vieil établissement, le plus grand hôtel de la capitale.

En cette même année 1845, Barnum est à Bruxelles avec sa célèbre recrue, Tom Pouce. Ce dernier, sinon Barnum, loge au « Grand Miroir » où, très souvent, quelque journaliste se présente afin d'obtenir un interview. A ce sujet, Fernand Servais a raconté, dans « Le Soir » du 23 mai 1959, l'amusante histoire que voici : « Un journaliste s'étant présenté pour interviewer Tom Pouce, le portier le pria de repasser en lui disant :

— Monsieur Tom Pouce est sorti. Mais repassez dans une demi-heure. Il sera présent.

BRUXELLES - L'auberge du « Prince Belge » occupait le n° 80 de la rue de la Montagne.  
(Photo « Het Laatste Nieuws »)





BRUXELLES - Multatuli (Eduard Douwes Dekker) dans sa mansarde à l'auberge du « Prince Belge ». (Cl. « De Brusselse Post »)

« La troupe du père Martin se réduisait, au début, à deux chanteurs : un comique et un « sérieux ». La scène qu'il mettait à leur disposition était... une grande armoire, posée sur des tonneaux. Cette armoire, Martin la fermait pour indiquer le moment des entractes... et du renouvellement des consommations.

Les deux artistes qu'il avait ainsi engagés étaient des hommes. Mais il se décida bientôt à remplacer l'un d'eux par une femme. Mal lui en prit : car si cette nouveauté augmenta sa clientèle, elle causa son désespoir. Martin en tomba amoureux. Et comme la belle se montrait insensible à sa flamme, il se pendit, le pauvre ! Dans son armoire...

Dix-neuf ans après Barnum, en 1864, Charles Baudelaire descend au « Grand Miroir » dont le gérant est alors un nommé Lepage, un Parisien, dont la femme est une Picarde. Baudelaire occupe, sans doute, la chambre n° 34. Il demeurera à l'hôtel jusqu'aux tous premiers jours d'avril 1866. Il sera alors transporté à l'Institut Saint-Jean et Sainte-Elisabeth, Rue des Cendres, pour y être hospitalisé. Quelques jours auparavant, le 29 mars, son ami Neyt l'avait découvert, à l'heure du matin, à la « Taverne royale ». Il était ivre. Il l'avait reconduit avec mille difficultés jusqu'à l'hôtel. Le 30 mars, à 9 heures du matin, de retour au « Grand Miroir », Neyt constata que Baudelaire était incapable de faire un mouvement et de prononcer une parole. « Je fis quérir le docteur Oscar Max, devait-il raconter. Il diagnostiqua une hémiplegie avec aphasie consécutive. Les muscles de la moitié du corps étaient paralysés. »

On a fréquemment évoqué le séjour de Baudelaire à Bruxelles (voir, notamment, l'article de Raymond Poreye, cité plus haut). Comme beaucoup de Français de l'époque, le poète considérait la Belgique comme un Eldorado. Il croit pouvoir y faire rapidement fortune. La déception vient vite : ses conférences n'obtiennent aucun succès, les éditeurs auxquels il s'adresse l'éconduisent sans ménagement. Où sont les profits magnifiques dont il a rêvé ? Par ailleurs, sa santé s'altère de plus en plus. De fervents amis : Poulet-Malassis, Baral, les peintres Félicien Rops et Arthur Stevens, le photographe Neyt et d'autres tentent de l'arracher — mais en vain — au spleen qui l'accable, à la déchéance qui le guette. Pour se venger de cette Belgique qui a déçu ses vœux, Baudelaire rassemble, avec l'intention d'en tirer la matière d'un pamphlet terriblement cinglant, quantité d'observations, de coupures de presse, etc. Ces « documents » tendancieux, injustes, ironiques, acerbes, ont été publiés dans ses œuvres complètes (voir, notamment, l'édition du Club du Meil-

leurs Livre, collection Le Nombre d'Or, Paris 1955). La partie intitulée : « En Belgique », se trouvant dans le tome II, est introduite, d'excellente manière, par S. de Sacy).

On trouve, dans ces pages belges de Baudelaire et dans sa correspondance, quelques indications concernant le « Grand Miroir ». Dans une lettre adressée le 13 octobre 1864 à son ami Ancelle, Baudelaire se plaint de la cherté de l'établissement (2 francs la chambre, 2 francs le déjeuner et 2 francs 50 le dîner) et signale qu'il prend presque toujours ses repas hors de l'hôtel afin de réduire les frais et aussi d'oublier le goût, trop « fade et monotone », de la cuisine qu'on y sert. Par ailleurs, dans ses papiers (page 884 de l'ouvrage cité, Club du Meilleur Livre, tome II), on trouve la copie d'une lettre circulaire datée du 24 novembre 1864 annonçant, pour le 28 du même mois, à 20 heures, la réunion, au « Grand Miroir », de l'assemblée générale annuelle de « La Libre Pensée », association pour l'émancipation des consciences par l'instruction et... par l'organisation des enterrements civils. Cette lettre de convocation est signée par Henri Bergé, président, et Paul Ithier, secrétaire. Baudelaire commente longuement l'ordre du jour de cette assemblée.

Il semble que, à l'époque, l'hôtel du « Grand Miroir » est fréquemment le lieu de réunions semblables. Nous avons eu la bonne fortune de trouver, dans un des trois volumes de l'encyclopédie nationale « Patria Belgica » d'Eugène Van Bommel — volume, appartenant à une de nos bibliothèques publiques, n'ayant plus été ouvert, apparemment, depuis son acquisition —, un frag-

ment de convocation à une assemblée générale de la « Ligue Libérale », association des Libéraux unis de l'Arrondissement de Bruxelles, pour un certain « vendredi 27 courant, à 8 1/2 heures du soir, à l'hôtel du Grand Miroir, rue de la Montagne, 28 ». Figurent notamment, sur cette convocation d'entre les années 1865 et 1875, les noms de Henri Bergé, Emile Jacquain, Alfred Monville, Auguste Smets, Goblet d'Alviella, Emile De Mot, etc.

Après Baudelaire, un autre pensionnaire célèbre du « Grand Miroir » est le peintre Hippolyte Boulenger qui, paraît-il, devait mourir à l'hôtel, certain jour de 1874, à l'âge de 37 ans. Alors que Boulenger séjourne au « Grand Miroir », son ami de longue date, Camille Lemonnier, vient souvent Rue de la Montagne afin de s'entretenir avec lui, auquel il a déjà consacré maintes pages enthousiastes. Fidèle observateur du réel, artiste à la vision large et frissonnante de modernité dont le nom évoque l'un des plus hauts moments du paysage brabançon — l'Ecole de Tervueren ! — et du paysage mosan — l'Ecole d'Anseremme ! —, Hippolyte Boulenger reste l'auteur de quantité de toiles vigoureuses parmi lesquelles nous retiendront : « L'Avenue des Charmes à Tervueren », « Crépuscule d'Hiver », « La Vallée du Josaphat », « La Petite Vanne », « L'Inondation », « Matinée d'Automne », « Vue de la Meuse à Dinant », etc.

En 1885 débarque, au « Grand Miroir », un petit homme qui est un grand artiste : le comte de Toulouse-Lautrec, dont notre pittoresque ami arménien Armand Massis, bien connu de tous les journalistes bruxellois,

Ce que fit le journaliste. Dans l'intervalle, le portier se mit d'accord avec un autre pensionnaire de l'hôtel, un « zwanzeur » comme lui, et qui était de taille gigantesque. Et ce fut vers la chambre de celui-ci qu'il dirigea le journaliste à son retour.

Etonné de se trouver en présence de cet hercule, notre confrère lui dit :

— Pardon, Monsieur. Il y a méprise, c'est à Tom Pouce que je désire parler.

— Mais... c'est moi, Monsieur, répondit le géant, imperturbable...

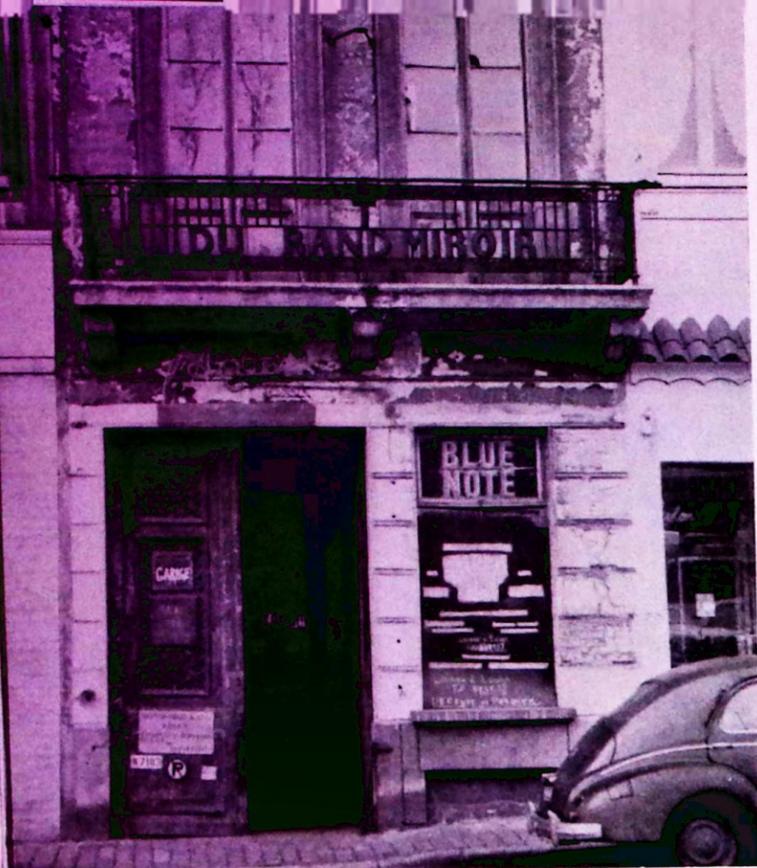
— Il paraît cependant que Tom Pouce est tout petit...

— Pendant les représentations, je suis, en effet, tout petit ; mais avant et après, vous comprenez, je me mets à mon aise, déclara le quidam, le plus sérieusement du monde... »

Ouvrons ici une parenthèse afin de signaler que, vers 1840, apparut, rue de la Montagne, un établissement : « Au Géant », où le patron, le père Martin, exhibait différents phénomènes dont un géant, un nain et un bossu... à deux bosses. Au sujet de ce café-concert, Fernand Servais écrivait :

BRUXELLES - Cette plaque de bronze, encastrée au-dessus d'une porte du complexe de la société d'assurances « De Nederlanden » évoque un des grands moments de la vie de la rue de la Montagne. (Photo de Sutter)





BRUXELLES - Aujourd'hui, l'Hôtel du Grand Miroir est mort. Les souvenirs se désagrègent et les ombres du passé ne reconnaissent plus les lieux qui leur furent familiers. (Photos de Sutter)



a restitué naguère la silhouette caractéristique de cœur sur jambes. C'est pour assister aux représentations données par ses camarades du « Moulin Rouge » de Paris à l'Eden, Rue de la Croix-de-Fer, que le peintre de « La Goulue » descend dans notre capitale.

En 1890, l'hôtel, agrandi, compte 75 chambres et est tenu par un nommé Dourin dont le neveu et pupille, membre actif du cercle « Les Nébuleux », défraye la petite chronique bruxelloise. La corporation des voyageurs de commerce forme alors le gros de la clientèle. Toutefois, on note encore la présence, de temps à autre, de quelque pensionnaire célèbre ou promis à la célébrité. En décembre 1906, Colette Willy — qui deviendra la grande, l'inoubliable Colette ! — y descend. Elle a été engagée par le Théâtre du Parc pour jouer dans le « Pan » de Charles Van Lerberghe. Au « Grand Miroir », Colette reçoit la visite de Sylvain Bonmariage qui donnera maints détails sur cette entrevue aux pages de son livre : « Willy, Colette et Moi ». L'auteur des « Claudine » reviendra encore assez souvent, par la suite, à Bruxelles, en 1908 notamment. Un jeune écrivain français, François Mauriac, la verra paraître, alors, au cours d'une pantomime très déshabillée : « Une foule bruyante buvait de la bière et fumait. Colette dansa dans le nuage qui montait des pipes. Des rires, des réflexions ignobles fusaient autour de moi. Je souffrais... Après tant d'années, il m'est difficile d'imaginer que j'ai été ce garçon errant, la nuit, dans les rues de Bruxelles, en pensant à Colette, d'un cœur déchiré... ». Lors de ses autres visites à Bruxelles, Colette logea-t-elle, comme en 1906, au « Grand Miroir » ?

En 1914, à la guerre, l'hôtel ferme ses portes définitivement. Les Allemands, pendant quatre ans, occupent les locaux. Puis, durant l'entre-deux-guerres, ceux-ci accueillent des bureaux, des associations, des cercles privés et toute une bohème composée de jeunes gens en rupture de ban et se prétendant artistes. L'un d'eux ne demeurait au « Grand Miroir » qu'en hiver car, l'été, il navigue comme matelot. Un autre gagne sa subsistance en dérobant, à ses parents possédant un commerce d'appareils ménagers, des grille-pain ou des fours qu'il s'empresse de revendre. Un troisième sculpte et décortique, avec une rare patience, des caravelles dont il lui arrive de découper les voiles dans les sous-vêtements de ses camarades ou, mieux... de sa petite amie. Et, pendant tout ce temps-là, le « Grand Miroir » se délabre de plus en plus.

Que furent les quinze dernières années du vieil hôtel ? Les bâtiments lépreux abritent des bureaux, donnent hospitalité à des associations sans but lucratif parmi lesquelles, en dernier lieu, « L'Atelier » et « Blue Note », etc. Des professeurs de langues et de musique y donnent cours. Dans ce caravansérail servant partiellement de phalanstère, un maître de ballet nommé Poloff — qui, en 1958, lors de l'Exposition, sera l'un des deux échevins de la « Belgique joyeuse » —, y apprend la danse à quelques

BRUXELLES - Le cour de l'Hôtel du Grand Miroir ne résonnera plus aux piaffements des chevaux...

(Photo de Sutter)

élèves. Par la suite, on voit s'installer là un cabaret célèbre : « L'Enfer », et — retour aux origines ! — une « Auberge de la Diligence du Grand Miroir ».

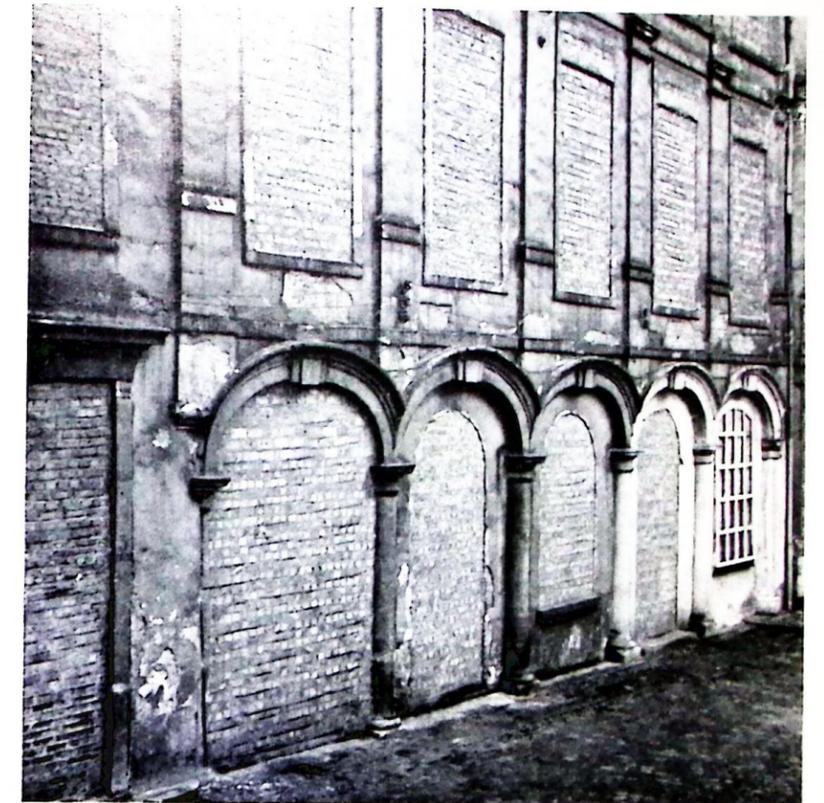
Aujourd'hui, le livre du « Grand Miroir » est fermé à jamais. Le vieil hôtel est mort, après avoir connu une destinée extrêmement brillante. Souvent, nous nous sommes arrêtés devant la vieille façade poussiéreuse, regardant la porte et, surtout, le vieux balcon rouillé où subsistait encore, amputée de quelques lettres, la célèbre dénomination. A présent, les souvenirs se désagrègent. Les ombres du passé, ne reconnaissant plus les lieux qui leur furent familiers, passent leur chemin...

\* \* \*

Attardons-nous encore un instant, quant à nous, dans cette Rue de la Montagne où les dernières vieilles maisons font face aux buildings hérissant aujourd'hui l'ancien quartier de la Putterie !

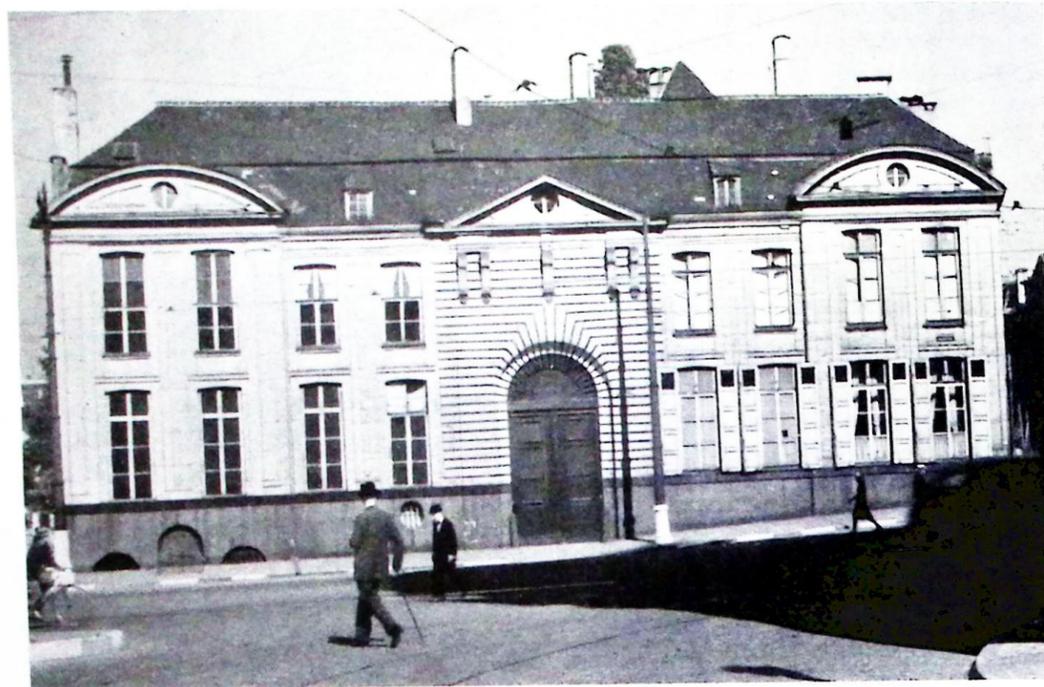
Nous l'avons dit : il y avait là, autrefois, dans cette artère en pente, d'autres auberges que celle du « Miroir ». L'une d'entre elles, à l'enseigne des « Quatre Seaux », disparue au siècle dernier, sans atteindre jamais la renommée, connut son heure de célébrité. Marguerite de Parme y vint, en 1563, afin de rencontrer un singulier personnage qui y avait pris logement : en l'occurrence, un cornac venu présenter solennellement, aux Bruxellois, un éléphant vivant. Pour commémorer l'évènement, une curieuse inscription fut placée sur la façade de l'auberge : « Brabantini Viderunt Elephantem », ce qui signifie : « Les Brabançons virent un éléphant ».

Certaines autres maisons évoquent d'autres souvenirs. L'une d'entre elles fut, pendant tout un temps, l'un des principaux rendez-vous de la jeunesse dansante. Une autre permet d'atteindre, par l'envers du décor pourrait-on dire, le « Théâtre du Vaudeville ». Une autre... Ne poursuivons pas une nomenclature dont certains points nécessiteraient peut-être des commentaires très longs.



Avant de quitter la Rue de la Montagne (qui ne fut pas la seule à porter ce nom : l'actuelle Rue Saint-François, à Saint-Josse-ten-Noode, s'appela jadis de même ; par ailleurs, nombre d'artères de notre cité portent, sur leurs plaques bleues, des dénominations attestant, comme la sienne, du relief montueux du sol bruxellois), il nous faudrait, pour bien faire, parler quelque peu des venelles se rattachant à elle comme des branches à un tronc. Disparues la Rue du Singe, qui reliait la Rue de la Montagne à la Rue de la Putterie, et le « Mandenmakersgang » ou Impasse des Mandeliers, baptisée de la sorte parce que peuplée principalement de faiseurs de mannes ou de paniers, c'est-à-dire de vanniers ! Disparue, aussi, cette Petite Rue des Longs Chariots appelé — avant 1853 — Courte rue des Longs Chariots ! Elle descendait, en faisant un coude assez brusque, des collines de sable bordant Sainte-Gudule et l'on y remissait, la nuit, les voitures publiques. Disparue aussi, et bien avant la petite voie dont il vient d'être question, la Rue des Orfèvres. Ne restent, aujourd'hui, que l'étroite et sinueuse Rue des Bouchers, où se voient encore quelque beaux pignons en Renaissance italo- ou hispano-flamande, et l'Impasse Saint-Sébastien. Enfin un porche, un peu plus bas, donne accès à un complexe résidentiel de construction moderne centré sur un petit jardin d'un charme inattendu...

Joseph DELMELLE



## L'hôtel d'Ursel disparaît...

DE plus en plus, Bruxelles se hérissé de « tours » en béton qui, petit à petit, transforment son visage. Pour ne parler que des projets, disons que l'Administration des Pensions va, sous peu, élever dans les environs de la gare du Midi, un gratte-ciel de 35 étages, d'une hauteur totale de 130 mètres. Demain également, s'amorceront les travaux en vue d'ériger un immeuble du même genre boulevard de Waterloo. En outre, trois buildings « élancés » vont être construits avenue Franklin-Roosevelt.

Un « cube » aussi va remplacer, Marché-au-Bois, c'est-à-dire au bas de la rue des Colonies, l'hôtel d'Ursel qui était le dernier vestige des vieilles constructions du quartier de la Putterie. Ce building aura (comme son... frère de la Porte de Schaerbeek) 65 mètres de haut et comportera 17 étages. Le Centre International Rogier en a, lui, 22.

### UNE DUCHESSE AUX ARRETS CHEZ ELLE

Mais revenons à l'hôtel d'Ursel. Les Ursel remontent loin dans notre histoire. Un Lancelot d'Ursel fut, de 1525 à 1570, bourgmestre d'Anvers à treize reprises différentes. A son troisième mariage, il épousa Adrienne Rockocx dont il eut trois filles. L'une d'elles, Catherine, mariée à Gaspard Schetz, mit deux fils au monde. Quant à Barbe, elle adopta le fils de Catherine, Conrad, né en 1553, seigneur de Grobbedonck et baron d'Hoboken, à charge de reprendre pour lui et ses descendants le nom et les armes d'Ursel.

Ce fut Conrad qui, pendant la seconde moitié du seizième siècle, acheta d'abord à Marguerite de Bioul une maison située

au Marché-au-Bois, puis à Gilles de Creton une demeure contiguë, dite Maison des Sarts, sise rue de Loxum. On y ajouta par la suite une partie postérieure rue Vieille de la Bergère, datant du début du seizième siècle. A ces bâtiments furent, au commencement du dix-septième siècle, adjoindes des écuries, détruites en 1913 et qui se trouvaient sur l'emplacement de la rue Cardinal Mercier. Leur architecture particulièrement typique aurait dû provoquer leur sauvetage... Puis, entre 1650 et 1680, on ajouta l'aile gauche de la construction, située à front du Marché-au-Bois.

Après le bombardement de Bruxelles par le maréchal de Villeroi, qui réduisit en cendres la grand'place et ne laissa subsister de l'hôtel-de-ville que les quatre murs, la demeure d'Ursel servit pendant quelque temps de Maison commune. Cela avait été facile : le propriétaire étant à ce moment-là en mission à l'étranger, il loua son hôtel aux services communaux qui y fonctionnèrent jusqu'à la reconstruction intérieure de l'hôtel-de-ville, grand'place. En 1711, on effectua une complète modernisation de la façade selon le goût du jour. Celle-ci est attribuée à l'architecte florentin Servandoni qui construisit, en 1738, l'église Saint-Sulpice, à Paris. Bien que le style de cette façade — italianisante — soit celui d'un architecte italien, on n'est pas certain, affirme M. Saintenoy, qu'elle soit de la main même de Servandoni.

Lors de la Révolution brabançonne, la duchesse d'Ursel, qui avait pris fait et cause pour les habitants des Pays-Bas, fut mise aux arrêts dans ses propres murs par les autorités autrichiennes. Mais on vivait à une époque où le régime étranger fermait volontiers les yeux sur l'application stricte de sa loi.

C'est pourquoi, malgré la sanction dont elle fut l'objet, la noble dame trouva le moyen de quitter tous les jours sa maison et de la réintégrer, le soir venu...

### ON DINAIT AUX BOUGIES

Mais voici le Régime français. Le mariage de la fille de l'ancien Préfet de la Dyle, comte de la Tour-du-Pin, avec le comte de Liedekerke-Beaufort, fut annoncé peu de temps après que ce haut fonctionnaire eût été brusquement révoqué de ses fonctions préfectorales. On ne souhaitait pas célébrer cette union avec éclat, car le fait eût pu sembler une critique de la mesure prise par Napoléon et exciter l'opinion publique contre l'Empereur. C'est pourquoi le duc Charles-Joseph d'Ursel, maire de Bruxelles entre 1808 et 1814, offrit le cadre de sa chapelle particulière pour la bénédiction du mariage qui y fut célébré le 20 avril 1813.

Au début de ce siècle, l'hôtel d'Ursel fut menacé de disparaître par les premiers projets de la Jonction. Son propriétaire était alors le duc Joseph, président du Sénat, qui avait, comme gouverneur du Hainaut, joui dans le pays montois et carolorégien, d'une popularité d'excellent aloi. Passionné d'archéologie et aimant sa demeure du Marché-au-Bois, il n'envisageait pas sans effroi la démolition du vieil hôtel. Sur ces entrefaites, Léopold II le convoqua, afin d'examiner avec lui la possibilité d'empêcher la destruction du vénérable logis. « Je vous soutiendrai, dit le Souverain à son interlocuteur, pour que votre demeure reste debout ; trouvez-moi simplement le moyen de ne pas briser les plans de la Jonction. »

Rentré chez lui, le duc d'Ursel se mit fiévreusement au travail. Il dressa des plans en harmonie avec les désirs du Roi. Et son hôtel fut sauvé.

Vers ces années, le domaine d'Ursel faisait partie d'un ensemble d'aristocratiques demeures qui, à mi-chemin entre le haut et le bas de la ville, constituaient un décor que les connaisseurs admiraient sans réserve. Tout proche, s'élevait — et s'élève encore — rue des Paroissiens, en style Louis XV, l'imposant hôtel de Schoenfeld, construit vers 1770, à deux grandes entrées surmontées chacune d'un balcon saillant. Là se retira, de 1816 à 1818, Cambacérès, archi-chancelier de la Légion d'Honneur, exilé au moment de la Restauration. Non loin, rue de l'Impératrice, le palais Granvelle montrait sa façade en Renaissance italienne. Entre ses murs, plana — jusqu'à leur récente destruction — l'ombre sévère du cardinal-ministre de Philippe II qui, en nous quittant, allait devenir vice-roi de Naples. L'hôtel servirait un jour à abriter l'université libre de Bruxelles. Enfin, au coin des rues Saint-Jean et de la Montagne-de-la-Cour (à l'emplacement de la Grande-Harmonie, détruite, elle aussi), avait été bâti, en 1654, la demeure appartenant aux princes de Ligne.

Ces dernières années, au centre de la façade de l'hôtel d'Ursel, le grand porche où passèrent tant de carrosses aux chevaux fringants, était toujours clos. Il n'en était pas ainsi autrefois où, suivant une vieille coutume des maisons patriciennes, les deux battants restaient constamment ouverts.

J'ai un jour eu le privilège d'entrer là. Au rez-de-chaussée, s'alignaient les salons d'apparat datant de 1650 à 1680 : tableaux anciens de l'époque de Largillière et de Nattier, lustres lourds de leurs globes de cristal, cheminées garnies de bibelots en biscuit rare. Des hautes fenêtres descendaient les tentures de soie fine. C'était le règne d'un luxe quelque peu rigide.

Sous ces plafonds, avant la guerre, par suite d'un usage hérité de l'Ancien Régime, on dînait encore aux bougies : cela faisait, paraît-il, plaisir aux dames, car l'éclat atténué de la flamme mettait leur teint délicat en valeur.

### UN VRAI GENTILHOMME

A l'étage, le duc Robert, mort voici quelques années seulement, à 82 ans, travaillait dans une grande pièce où de nombreuses panoplies, souvenirs de ses chasses, s'accrochaient aux murs. Pour lui, à trente ans — nous sommes au début de ce siècle — c'était l'âge d'or de la belle époque : celle des équipages à cochers en livrée mastic, des uniformes vert bouteille portés par les officiers des Guides, du Longchamp-fleurie ruisselant de pétales parfumées... Marié à ce moment à Sabine de Franqueville, il partagea vite sa vie entre l'hôtel du Marché-au-Bois, la propriété d'Hingene et le domaine de Lumigny. Il eut des activités multiples : sénateur, bourgmestre, commissaire général à l'Exposition de Bruxelles 1910, envoyé extraordinaire auprès de trois Cours étrangères pour leur notifier officiellement l'avènement du roi Albert, président du Royal Automobile Club et du Palais des Beaux-Arts. J'ai dit qu'il avait été chasseur : un excellent fusil. Il faut lire avec quelle plume alerte et pleine de distinction, il a raconté ses exploits dans son livre : « Souvenirs de chasse et de voyages », qui fait regretter qu'il n'ait pas publié davantage. Il avait parcouru l'Europe pour abattre le cerf en Alsace, le chacal en Algérie, le perdreau en Angleterre, le petit coq en Westphalie, le dauguet en Suède et le brocart en Russie...

Vers les quarante ans, naquit en lui une seconde passion, délicate cette fois : les fleurs. En homme de goût, le duc Robert avait choisi ses parterres : giroflées, lys, roses surtout. A Hingene, il avait fait planter une admirable roseraie. Chaque matin, on le voyait circuler, sécateur à la main, voiturant sa moisson dans des plateaux d'osier roulants, pour disposer ensuite ces corolles abondantes autour de son salon.

Si bien des aspects de la vie changeaient à ses côtés, il mettait son point d'honneur à demeurer ce qu'il était. Cependant, s'il n'avait pas adopté tous les goûts de la génération qui le suivait, son amour de l'humain plaçait sa raison au-dessus de son sentiment. C'est pourquoi cet amateur d'art — qui avait été un des fervents de Wagner et de la « Tétralogie » — sut, contre certains esprits trop fermés, défendre les représentants de la peinture moderne et mettre jusqu'à Picasso en valeur. Sous la blancheur immaculée des cheveux, l'homme avait grande allure. Sa légendaire discrétion ne l'empêchait point de montrer une affabilité de manières qu'il tenait des siens. Avec un naturel parfait, il pratiquait l'art — difficile — de rester lui-même, tout en marquant des égards vis-à-vis de ceux qui le servaient. Ses longs mois de maladie, il les supporta avec courage, j'allais dire avec cette coquetterie de bon aloi qu'il avait toujours mise dans toute sa personne. Lorsqu'il resta figé dans la sérénité de la mort, ce furent des giroflées qui, en hommage reconnaissant à leur maître, répandirent autour de sa couche funèbre leur dernier parfum.

Dans l'hôtel du Marché-au-Bois, sa famille avait vécu sans interruption durant quatre siècles. M. Louis Robyns de Schneidauer, auteur d'un travail manuscrit sur l'histoire de l'hôtel d'Ursel, avec qui je m'entretenais récemment de tout ceci, me disait qu'il n'est pas d'autre exemple en Belgique d'un nom connu ayant occupé pendant une période aussi longue le même immeuble.

Raymond POREYE

# Bruxelles, ma ville...

IL faut y aller voir. D'abord le quartier : à deux pas de la Bourse, le plus ancien de la ville car l'étroite rue de la Grande-Ile — où je vous mène — a toute une histoire. Que dis-je ? C'est l'Histoire même, la grande, qui parle ici.

Le tracé sinueux de cette rue indique encore actuellement le contour exact de la primitive île de Saint Géry, berceau de Bruxelles dès le VI<sup>ème</sup> siècle. A cette époque, une chapelle dépendant de l'antique château de la Maison ducale de Basse-Lotharingie occupait le centre de l'île. Elle fut démolie au XVI<sup>ème</sup> siècle pour être remplacée par l'église Saint Géry, démolie elle-même en 1798.

Ile de Saint Géry, église de Saint Géry, et maintenant place Saint Géry.

Un marché aux toiles, aux lins, aux veaux s'y tint longtemps puis, en 1881, le banal marché couvert actuel y fut construit. Cependant il faut y pénétrer (ouvert le matin seulement) pour y voir l'étonnante fontaine pyramidale qui en occupe le centre (XVIII<sup>ème</sup> siècle).

\* \* \*

Au XIV<sup>ème</sup> siècle, la rue de la Grande-Ile faisait partie du système défensif destiné à protéger la partie Ouest de la ville. En effet, la première enceinte du début du XIII<sup>ème</sup> s., jugée insuffisante pour la garantie de la ville, fut remplacée un siècle plus tard par de nouveaux remparts comprenant fossé, talus, porte s'appuyant sur les marécages existants. Ces fortifications elles-mêmes furent désaffectées en 1357 et remplacées par une enceinte de pierre.

Quelques unes des maisons de la rue de la Grande-Ile sont encore — en partie du moins — les témoins de ce lointain passé. Le n° 33 entre autres — où j'allais — était compris dans les bâtiments du Couvent des Sœurs Noires dont il subsiste quelques

restes au coin de la rue des Riches Claires, à l'angle opposé à l'église. A plusieurs reprises, au cours du siècle présent, des travaux nécessaires à l'entretien de cette maison mirent les ouvriers en face de murs en gros moellons indéniablement fort anciens. Deux caves appartenant à cette habitation passent sous l'immeuble voisin, anomalie souvent rencontrée dans ce vieux quartier.

C'est une demeure charmante qui fleure encore le bon vieux passé. En façade, une petite vitrine s'orne de magnifiques pièces d'étain. On pousse la porte. La pièce, au plafond bas, est grande, dallée, meublée avec goût de mobilier ancien en chêne. Dans l'atmosphère feutrée resplendit partout l'éclat de l'étain. Une cour intérieure, tapissée de vigne-vierge, est éclairée par les rayons du soleil.

Le maître de ces lieux paraît : débonnaire, amène, visage souriant. C'est l'unique maître-étainier en Belgique travaillant encore suivant les rigoureuses traditions ancestrales. Après une très longue carrière, il me confie, avec une certaine amertume, ses déceptions : n'avoir pu trouver d'élèves à former, l'apprentissage étant rude et long ; avoir dû constater l'indifférence des Autorités qui ne se sont pas inquiétées de la protection de cet art qui bientôt se perdra...

Il a reconstitué à l'étage un atelier de fondeur d'étain du XVIII<sup>ème</sup> siècle renfermant : four à fondre, tour, moules à plats, à pots, à couverts, et quantités d'autres, outils professionnels, etc...

Sa conversation est savante : rien de ce domaine ne lui est étranger. Son expérience de près de 60 ans de métier se complète, au surplus, d'une très importante documentation.

Il possède une collection exceptionnelle de pièces ancien-

nes d'étain de toutes provenances, admirée à juste titre par tous les connaisseurs. Les collections de ce genre sont peu nombreuses : c'est une branche peu connue et rares sont les vrais initiés.

Il est au courant de l'histoire de chacune de ses pièces. Elles sont là, embellissant son intérieur, s'alignant sur les cimaises, dans des vitrines qu'on peut ouvrir pour caresser cette belle matière, suivre du doigt les formes attrayantes, déchiffrer des scènes gravées, une devise, une date, un nom ; découvrir un poinçon célèbre. Dans le domaine du poinçon, il n'y a que les professionnels avertis qui soient capables de trancher. En effet, le nombre des poinçons existants peut se chiffrer par dizaines de milliers !! Seule, une très longue expérience, étayée d'une bibliothèque spécialisée, permet de définir l'origine et l'authenticité d'un étain.

Il me dit que l'Allemagne, la Suisse, les Pays-Bas ont créé, dans le passé, les plus beaux étains ; la France et la Belgique prenant place immédiatement après ces pays.

Il attire notamment mon attention sur un plat ovale marqué d'un poinçon aux armes de Charles de Lorraine. Il me montre des plats de baptême gravés, particuliers à nos contrées ; des buires élégantes ; des « channes » (cruches à vin) suisses dont le couvercle porte un large anneau destiné à être traversé d'un bâton pour rendre le transport aisé ; des plats à barbe ; d'admirables fontaines-lave-mains avec leurs meubles d'origine ; de gigantesques hanaps allemands reposant sur trois pieds, très ornements, certains d'une contenance de quinze litres ; des soupières de tous gabarits ; des plats creux, ronds, carrés, rectangulaires ; des plats dits « Cardinal » en quantité ; de merveilleuses patènes ainsi qu'un plat dit « de la tempérance », travail du XVI<sup>ème</sup> siècle au poinçon de Nuremberg. Une magnifique cruche à bière de Lierre du XVII<sup>ème</sup> siècle ; des pots aux poinçons de Bruges et Nieuport du XVI<sup>ème</sup> siècle ; une multitude de pichets représentant toutes les régions de France et d'autres, tant d'autres pièces dont l'énumération serait trop longue...

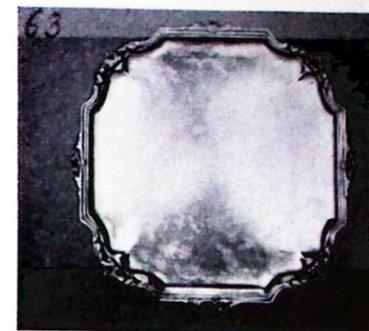
Il m'apprend que, contrairement à ce que beaucoup de personnes croient, l'argent n'a jamais été utilisé comme ALLIAGE.

Pendant les guerres de 1914 et 1940 ses inestimables collections furent astucieusement cachées sous des dalles dans la maison même. Plusieurs pièces souffrirent d'ailleurs de ce traitement mais elles lui durent de rester ignorées de l'occupant avide.

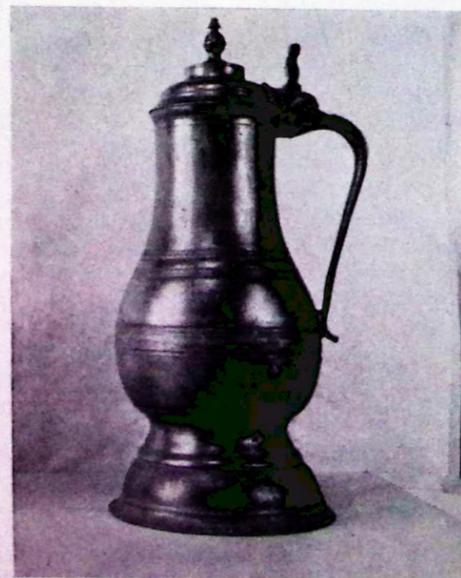
En plus de l'exercice de son art, il s'occupe à dresser le catalogue de ses collections. Il faut souhaiter qu'il puisse mener à bien cette énorme tâche afin d'éclairer les générations futures sur un beau et noble métier.

Geneviève C. HEMELEERS

Plat de Bruxelles  
(fin XVIII<sup>e</sup> s.).



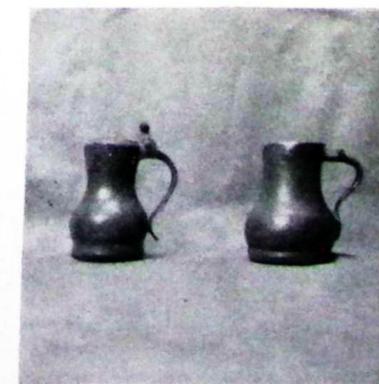
Soupière de  
Bruxelles  
(début XIX<sup>e</sup> s.).



Cruche à bière au poinçon de Lierre  
(date inconnue).

Cruches à bière  
(XVI<sup>e</sup> s.)

— l'une au poinçon  
complètement  
effacé. Le  
couvercle est  
gravé des armes  
de la ville  
de Nieuport ;  
— l'autre au poin-  
çon de Malines.





(Photo Acta)

## LE MOULIN-CARREFOUR DE SAINTES

**L**ES ailes des moulins sont des croix de chemins : dans une direction se trouvent le ciel, le vent et les autans tandis que, à l'opposé, s'étend longuement la terre avec ses moissons.

Plus que tout autre moulin, celui de Saintes fait figure de croisée de chemins. Il représente un carrefour. Un multiple carrefour !

Construit vers 1500, à ce carrefour de l'histoire où la Renaissance triomphante devait prendre le relais de l'ogival, il n'est pas seulement établi au point de rencontre de deux grandes forces naturelles, l'une tout de permanent dynamisme, l'autre faite de statique apparence. Il se dresse à l'angle d'une terre qui, jadis, fut hennuyère et qui s'avance comme un coin dans le territoire brabançon. D'un côté, on parle le patois wallon ; de l'autre, c'est le dialecte flamand qui fleurit sur les lèvres. Les hommes sont blonds ou noirs. Nous som-

mes à la « frontière des langues ». C'est une limite invisible, sans postes de gendarmerie ou de douane, que l'on peut franchir sans difficulté. Rien ne trahit extérieurement son existence. Deux ou trois maisons wallonnes s'engagent dans la zone flamande. Comment le savoir ? Les Flamands d'ici parlent le wallon avec un accent authentiquement wallon. Les Wallons, quant à eux, comprennent et parlent le patois flamand du cru. Entre les uns et les autres, l'accord se fait sans difficulté, très naturellement. Pourquoi en serait-il autrement ? Les uns et les autres ne sont-ils pas issus des mêmes lointains ancêtres : les Gaulois ?

On pourrait méditer longuement, au pied du moulin de Saintes, sur ce singulier phénomène « linguistique » à l'égard duquel le paysage manifeste la plus complète indifférence. Au Nord comme au Sud, à l'Est comme à l'Ouest, ce sont les mêmes maisons, les mêmes fermes blanches à grands toits aux versants de tuiles

rouge-verdâtre. Ce sont les mêmes champs, le même blé qui tombera sous les meules du même moulin, les mêmes arbres. Les chemins qui unissent les hameaux les uns aux autres ne se soucient pas si ceux-ci sont romans ou thiois. Ils sont des traits d'union. Les hommes peuvent les barrer, établir des chicanes sur toute leur largeur, ou les débaptiser et les rebaptiser. Les chemins ignorent ces ridicules obstacles et ces différences d'appellation. Ils s'en vont vers leur destin.

Saintes est aux trois quarts wallon. Le moulin, dressé à l'extrémité du territoire communal, est plus éloigné du centre du village (un beau village avec une admirable église de pierres surmontée d'une tour à quatre tourelles, en forme de donjon, dédiée à sainte Renelde, sœur de sainte Gudule, morte pour la foi catholique et romaine, à la fin du VII<sup>ème</sup> siècle, avec saint Grunwald et saint Gangulphe) que de Hondzocht, hameau de Hal, ville flamande qui, aujourd'hui brabançonne, fut longtemps hennuyère. Debout au carrefour des langues, il occupe aussi un carrefour de paysages.

Ce moulin de Saintes (que l'on appelle parfois le Hondzochtmolen — à cause de la proximité du hameau de Hal — et parfois moulin de Labaque ou de Lebacq — du nom d'une ferme proche, datant de 1779 —) est établi sur l'un des points culminants du Brabant occidental, à 87 mètres au-dessus du niveau de la mer. Autrefois, presque toutes les éminences de la région dressaient un moulin à vent vers le ciel, tandis que, au long des ruisseaux, chantaient les aubes de moulins hydrauliques. Il y a un demi-siècle encore, on pouvait voir, dans un rayon de quelques kilomètres seulement, quantité de hauts moulins à vent :

Et moulins tournant,  
Et suivant leur vie,  
Pour faire du pain,  
Qu'on achète ou vend...

(Max Elskamp,  
dans « Aegri Somnia »).

Il y avait le Katte Molen à Bellinghen, le moulin de Rukkelingen près de Leeuw-Saint-Pierre, les deux moulins d'Elinghen, celui — en ruines aujourd'hui — de Rebecq-Rognon, celui de Saint-Pierre-Capelle, celui de Petit-Enghien... Ils se faisaient des signes de leurs grands bras de bois et de toile. Maintenant, hélas, c'est en vain que l'homme

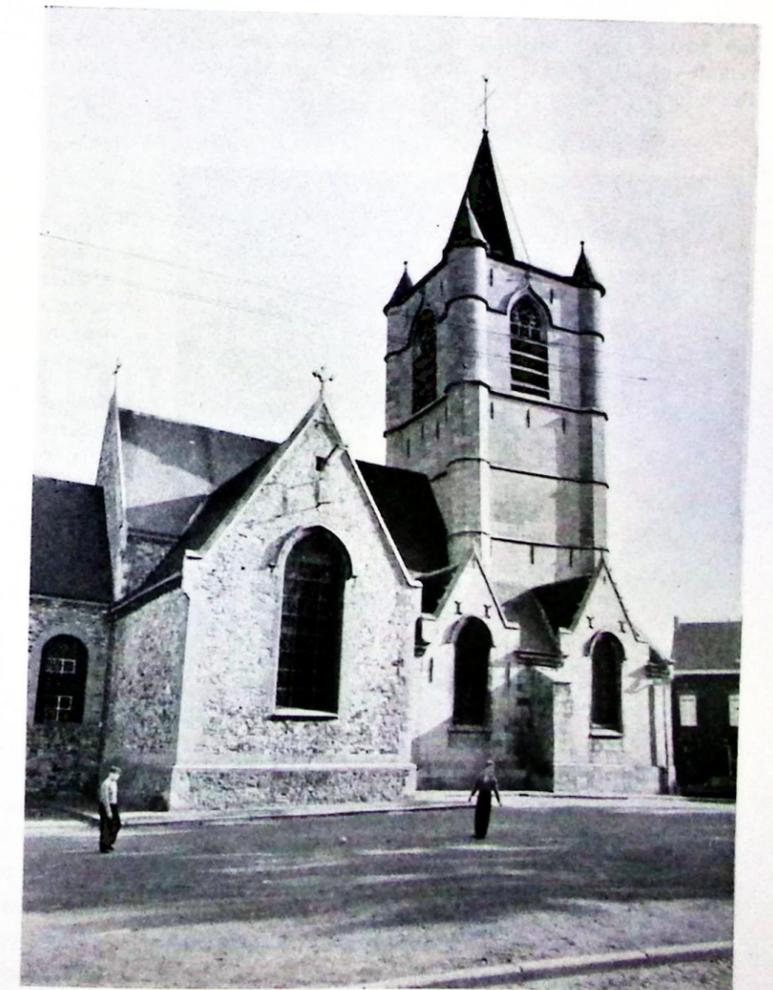
*SAINTES - L'admirable église dédiée à sainte Renelde. (Photo Acta)*

... yeux montés  
Haut vers le ciel,  
Cherche, on dirait,  
Comme des ailes...

(Max Elskamp, idem.)

Le progrès : l'intronisation de la vapeur puis le règne de l'électricité, a condamné les uns. Les autres ont succombé, victimes des éléments naturels, du vent, de la pluie, de la tempête, de la foudre. Les moulins à vent ayant résisté à tout sont rares. Le moulin de Saintes est l'un de ces vaillants.

Ce moulin occupe donc un point-sommet que surélève encore un tertre de verdure, soutenu par une solide maçonnerie. Sur le pourtour du large plateau incurvé dont il tient le centre prennent naissance plusieurs ruisseaux affluents de la Senne : le Stasbeek qui s'éloigne — en méandrant — vers Lembeek, le Groeben Gracht, le Petin, le Laubeek et le ruisseau de Froye. Là-bas, au Nord, c'est le Payottenland où Breughel planta si souvent son chevalet. A l'Ouest, tout proche, c'est le Hainaut ne relevant, disent les anciens docu-



ments, que de Dieu et du soleil. Au Sud, c'est le Roman Pays. A l'Est, c'est Hal. Chaque direction est à suivre. D'innombrables découvertes sont à faire dans une aire très limitée : Bogaarden, par exemple, avec son église du XIII<sup>e</sup> siècle ; Bierghes, dont le beau sanctuaire date du XVIII<sup>e</sup> siècle ; Saintes, groupée autour de sa belle église gothique contenant maintes pièces de valeur dont la statue et les reliques de sainte Renelde ; Lembeek, patrie de saint Véron ; Hal, cité mariale et commerçante...

Splendide, le moulin de Saintes dresse la grande croix de ses ailes sur un ciel immense. Ce ciel est-il flamand ou wallon ? La tour en forme de cône tronqué, à trois étages, est surmontée d'une élégante chappe, ou casque, ou coupole, qui pouvait être, autrefois, orientée vers le vent. On imagine le meunier, aidé de sa femme et de ses enfants, tournant le grand appareil pour le mettre dans le vent. La tour, qui a une quinzaine de mètres de hauteur au total, casque compris, est construite en pierres et en briques. Cette alliance de matériaux atteste aussi de la situation mitoyenne du moulin. Il se dresse entre le pays de la terre argileuse, truffée d'épaisses couches de sable, et le pays de la bonne pierre. Avec l'argile et le sable, on fait des briques. Combien de briquetteries ont travaillé, jadis (et naguère encore et même aujourd'hui), dans la région voisine de Hal et dans le proche Payottenland ? Par ailleurs, comme nous l'avons dit, les carrières ne



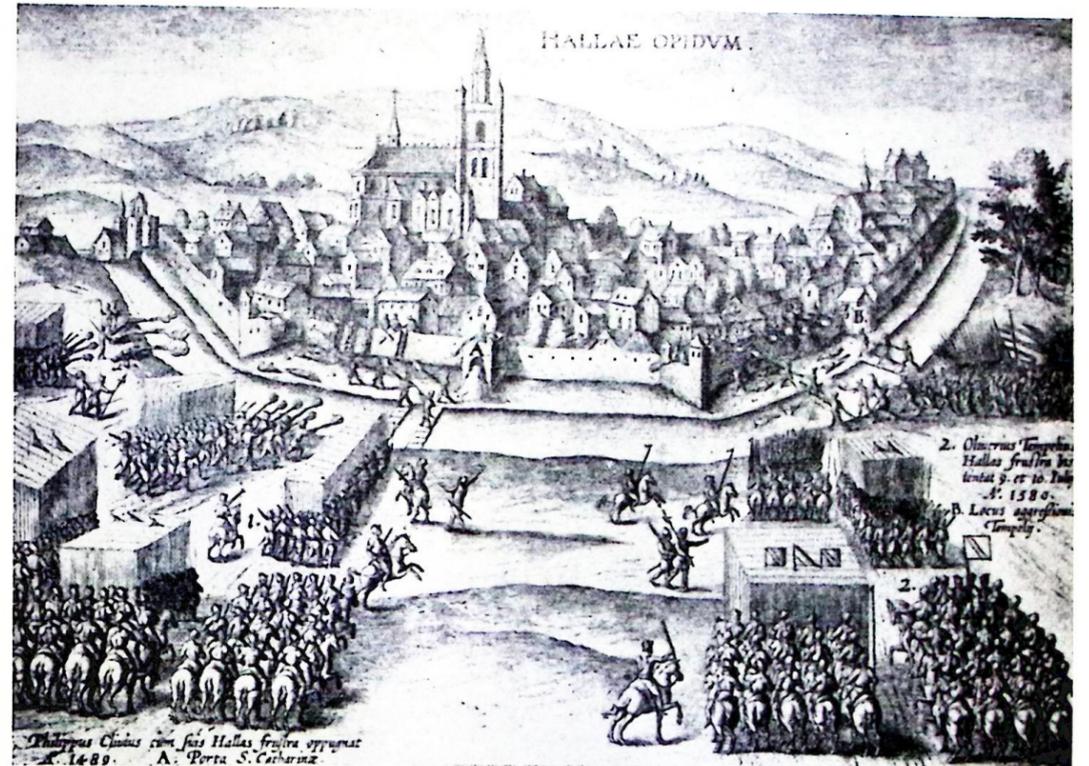
SAINTEs - Le puits de sainte Renelde, où les pèlerins viennent puiser de l'eau pour se protéger de la maladie des yeux.  
(Photo Acta)

manquent pas dans les environs. Il y en a à Bogaarden, à Quenast, dans les environs de Tubize. Les constructeurs du moulin de Saintes n'ont pas dû aller loin pour trouver les matériaux dont ils avaient besoin : briques flamandes et pierres wallonnes. Le Bois de Stéhoux, entre Mussain et Heikruis, leur a peut-être fourni le bois nécessaire à la chappe et aux montants, aux ailes et à l'axe, à la charpente et aux échelles, aux baquets et autres appareils de distribution des graines à moudre.

Il y a quatre siècles et demi que le moulin de Saintes ne cesse de faire tourner, sinon ses hautes ailes, ses grosses pierres meulières. Il a été construit, nous l'avons dit, au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle. Ce contemporain de Charles-Quint, plus heureux que tant d'autres, n'a pas souffert des guerres et ses propriétaires successifs l'ont soigneusement défendu contre les effets de l'érosion des eaux pluviales et des autres éléments atmosphériques. Il n'a jamais servi, semble-t-il, comme observatoire stratégique et s'est contenté de remplir consciencieusement le rôle pour lequel il avait été créé. Il a fait entendre le tic-tac de son babillard et la chanson — tantôt douce, tantôt sauvage — de ses ailes, à quantité de générations paysannes. Ses ailes, à présent, ne battent plus l'air. Les meules, les butoirs et les autres engins sont maintenant actionnés par un moteur dissimulé au rez-de-chaussée. C'est le meunier De Pauw qui, voici, deux ou trois décennies, peut-être davantage, a apporté cette importante modification qui n'a pas changé l'aspect primitif de la construction. Le moulin de Saintes, qui est rebadigeonné chaque fois que la chose s'avère nécessaire, demeure solidement planté dans le paysage. Il reste semblable à lui-même, du temps où le vent — qui soufflait aussi bien du côté flamand que du côté wallon ! — faisait tourner ses ailes. Celles-ci, aujourd'hui, ne bougent plus. Au vent qui ne coûtait rien, les contemporains préfèrent les kilowatts qu'il faut payer.

Intact (il n'a besoin que de quelques réparations mineures, notamment quelques lattes joignant les coterets aux volants des ailes), le moulin de Saintes, qui est classé par la Commission royale des Monuments et des Sites, est bien connu de tous les usagers de la route Bruxelles-Hal-Enghien-Ath-Tournai. Témoin aux larges bras paralysés, il regarde passer les rapides autos qui traversent le paysage sans lui accorder beaucoup d'attention. Dommage ! A ceux qui s'arrêtent pour aller vers lui et pour l'interroger, le vieux moulin de Saintes, dit de Hondzocht ou de Labaquer, a beaucoup de choses à raconter. Posté à un carrefour et à un point de faite, ce témoin a acquis une philosophie qui n'est autre que celle du bon sens. Ami lecteur, prêtez l'oreille à ce qu'il dit !...

Jean CETTE



Hal était entourée d'un solide mur d'enceinte  
(gravure extraite de « Justus Lipsius »).

## Une digue du moyen âge à Hal

SITUÉE, au cours du moyen âge, sur la frontière du Brabant et rattachée au comté de Hainaut, la petite ville de Hal fut entourée dès le XIII<sup>e</sup> siècle, semble-t-il, d'une solide muraille protectrice. Celle-ci se développa au XIV<sup>e</sup> siècle par l'extension de la ville sur les deux rives de la Senne.

De ces fortifications il ne subsiste plus grand'chose qui ait échappé aux démantèlements successifs. Et cependant un fragment important est parvenu jusqu'à nous. Les Hallois le connaissent bien, mais peu se doutent de son âge vénérable.

Venant de l'ancienne porte du Bois (Bospoort) et

se dirigeant vers la porte de Mons (Bergpoort), le flâneur remarque un pont étroit, aux parapets massifs taillés dans la pierre verte et bleue du terroir. De cet endroit, le regard se portait vers la nappe d'eau bruisante, entourée, parmi des bouquets de verdure, de vieux pignons rouges au-dessus desquels surgissait, imposant, le beffroi de la Basilique Notre-Dame. Le coin avait du pittoresque et pouvait tenter le pinceau de maint artiste.

En examinant plus attentivement cette construction, on remarque qu'il ne s'agit pas réellement d'un pont, mais bien d'une digue munie de deux pertuis par où s'écoulait, tourbillonnante, l'eau de la Senne. La face

ournée vers l'extérieur de la ville est consolidée par un énorme contrefort triangulaire, d'un appareil plus régulier que la muraille même, et bâti entre les deux pertuis. Il servait à briser la violence du courant de la rivière.

Retournons cinq cents ans en arrière. Les comptes des années 1387 font état de l'existence des nouveaux remparts : Aen Lysbetten van Iembosch van eene hoffstat op tcalchof daer die veste dor ginc (1).



HAL - Un pont étroit, aux parapets massifs taillés dans la pierre verte et bleue du terroir...  
(Photo de Sutter)

Au sud de la ville, là où nous nous sommes arrêtés, la nouvelle enceinte franchit la Senne qui coule maintenant au cœur de l'agglomération agrandie. Pour barrer la rivière sans empêcher l'eau de suivre son cours intra muros, il s'avéra nécessaire de construire, dans le lit même du cours d'eau, une digue solide, percée de deux étroits pertuis.

Afin de protéger cette construction, on la surmonta d'une tourelle (2). En outre, cet endroit stratégique était également défendu par la porte de Mons, qui se trouvait à proximité immédiate.

Mais si elle répondait à des nécessités d'ordre militaire, la digue servait également à protéger la cité d'une autre calamité : l'inondation — die groete vloet — comme la qualifie un texte de 1391 (3). Pour détourner l'excédent d'eau, on creusa, vers 1406, un canal

encore actuellement en usage — La Leide —, qui contourne la ville du sud au nord-est pour rejoindre la Senne, en aval, à sa sortie de la localité (4).

En outre, les pertuis furent munis de vannes (5) afin d'assurer la régularité du débit et, particulièrement, en fonction du moulin seigneurial dont on voit encore les vestiges à l'extrémité de la nappe d'eau.



HAL - ... Qu'advientra-t-il de ce curieux témoin de l'architecture militaire du moyen âge.  
(Photo de Sutter)

Au début des temps modernes, les progrès de l'artillerie affaiblirent considérablement le caractère défensif de la digue. La tourelle semble avoir disparu avant le XVII<sup>e</sup> siècle, car les archives de cette époque n'en font plus mention. Seules les vannes continuèrent à remplir leur importante fonction. C'est pour cette raison que la digue subsista jusqu'à nos jours. Mais son rôle séculaire touche cependant à sa fin...

Le plan d'urbanisation de Hal ne prévoit-il pas le détournement définitif de la Senne par la Leide. Le lit, déjà asséché de la rivière, sera remblayé et bâti. Qu'advientra-t-il de notre vieille digue ? Succombera-t-elle, comme tant de vestiges d'autrefois, au zèle intempestif du marteau pneumatique ? Formulons ici l'espoir qu'un si curieux témoin de l'architecture militaire du moyen âge puisse trouver, dans un cadre harmonieux, la place qui lui revient.

René BORREMANS

Nous apprenons, au moment de mettre sous presse, que la Commission Royale des Monuments et des Sites a proposé le classement du pont au Ministre de l'Instruction publique.

- (1) Archives générales du Royaume, Bruxelles. Chambre des Comptes, n° 39491.
- (2) Probablement vers 1391-1392 (M.J. Van den Weghe, *Hallensia*, 1935, 3<sup>e</sup> reeks, blz. 66).
- (3) Chambre des Comptes, n° 39495.
- (4) Van den Weghe, op. cit., blz. 59.
- (5) En moyen néerlandais arken, d'où le nom actuel de l'endroit : ARKENVESTEN.



Vers 1910.

## UNE VIEILLE FERME BRABANÇONNE AU CŒUR DE TERVUREN L'HOEVE MELIJN

ARTHUR COSYN qui, pour l'avoir décrit maintes fois, connaissait les moindres recoins du Brabant, soulignait déjà le pittoresque de cette antique ferme en 1926 (1). Dix ans plus tard, L. Lejeune nous apprenait l'heureux rachat de ces bâtiments par l'administration communale, en vue d'y créer un musée de folklore qui ne pourrait trouver de cadre mieux assorti (2).

Il y a près d'un quart de siècle de cela et si les carcasses en osier des géants de Tervuren ont trouvé asile dans une des ailes de la ferme en même temps que le matériel du service de la voirie, le vent, la pluie, la neige... et surtout l'indifférence de ses acquéreurs, ont pris possession des autres corps de bâtiment pour en faire un décor de ruines : la grange ne se devine plus que par la trace de ses murs sur le sol et par les trous vides de leurs poutres dans le mur d'enceinte ; le beau porche d'entrée surmonté d'une tour carrée et trapue, vers la Broekstraat, a été décapité de sa toiture pyramidale ; le corps de logis a subi les outrages qu'un long abandon, ajouté au poids des ans, provoque inévitablement aux constructions du passé.

L'ancienneté serait déjà une raison suffisante pour tenter de sauver au maximum cette demeure. Mais il y a encore la raison historique, car la ferme Melijn a joué un rôle non négligeable dans l'histoire locale. Son nom rappelle les premiers « burggraven » de Tervuren, les de Melijn qui habitaient en face dans la Hoog Huys dont il subsiste dans l'actuel hôtel communal un oratoire qu'occupa Granvelle.

Ce sont ces vicomtes qui vraisemblablement firent rebâtir la ferme au XVI<sup>e</sup> siècle.

Par un porche largement ouvert sur la chaussée de Bruxelles, le promeneur peut apercevoir l'ensemble des bâtiments qui subsistent. Autour d'une vaste cour rectangulaire, mais amputée depuis longtemps par un immeuble d'habitation à chaque angle du côté sud, on trouve successivement : en bordure de la chaussée même, mais en contre-bas de celle-ci, un bâtiment sans étage couronné d'une toiture à double versant à charpente apparente couverte de tuiles et transformé il n'y a guère pour y abriter des camions de la commune ; le long du côté ouest, toute une série d'écuries et d'étables sous une même et longue toiture, vraisemblablement modi-

(1) Voir notamment Touring Club de Belgique. Bulletin officiel, XXXII<sup>e</sup> année, n° 17, 1<sup>er</sup> septembre 1926, p. 379.

(2) Promenade à travers Tervuren, dans Touring Club de Belgique. Bulletin officiel, 1937, p. 263 à 269.

fiées à plusieurs reprises à en juger par les deux grandes entrées en anse de panier et les baies rectangulaires qui remplacèrent de petites portes cintrées dont la trace se retrouve dans les parements ; dans l'angle nord-ouest, le corps de logis à un étage sous une toiture à deux versants entre deux pignons dont l'un s'ouvre sur la cour ; le long du côté nord, le porche dont il fut déjà question, flanqué vers l'ouest par une construction à colombage assurant le passage, au-dessus d'un four à bois, de l'étage de l'habitation à celui de la tour, et, vers l'est, par ce qui reste d'une remise ; dans l'angle nord-est, un mur de clôture, dernier vestige de l'immense grange qui s'élevait là.

Toutes les constructions sont en briques dites « espagnoles » sur soubassement de moellons en pierre blanche ; les caves du corps de logis au nombre de trois, sont voûtées en anse de panier ; le plafond du porche d'entrée est constitué de voûtes de briques s'arc-boutant sur des poutres de bois. Ajoutons que l'habitation, fortement délabrée il est vrai, est quasi intacte en ses formes et disposition originelles : à l'exception de la fenêtre du rez-de-chaussée en façade sur cour, toutes les baies sont anciennes — chassis y compris ; les pavements en grandes dalles de pierre blanche ou en petits carreaux de terre cuite, sont d'époque ; l'escalier de chêne aux balustres rustiques est toujours celui que gravirent les fermiers quatre cents ans durant.

La vue extérieure de la ferme, vers le nord, est remarquable : ici le pignon de l'habitation fait légèrement saillie sur les constructions contiguës et, au-dessus d'un beau soubassement de pierre que renforce un petit contrefort, s'ouvrent cinq belles baies, trois pour l'étage et deux pour le rez-de-chaussée, ces dernières un peu plus larges que les premières, et garnies de beaux croisillons de pierre.

De ce côté, la commune possède une large zone de recul et, dans l'axe du porche, une bande de terre de 9 m de largeur conduisant à la Broekstraat. On devine immédiatement l'intérêt de cette possession : la ferme est aisément accessible par le nord et par le sud ; elle pourrait, en quelque sorte, être un lieu de passage courant.

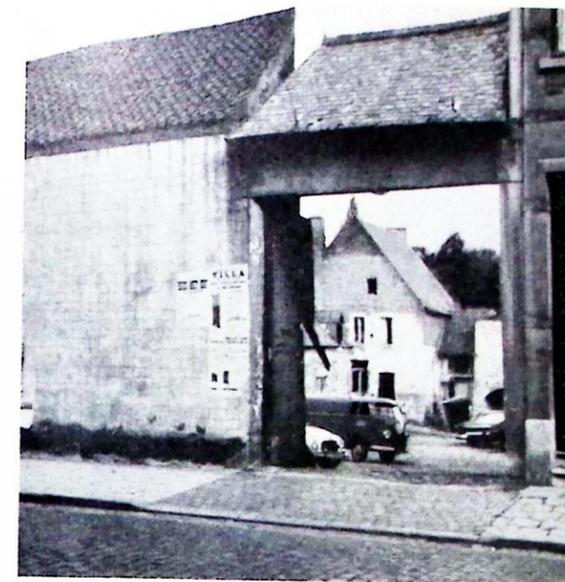
Et ici je reviens au désir renouvelé de la commune : refaire ce que les intempéries ont défilé, abriter dans les bâtiments restaurés un musée de la vie locale.

A première vue, l'entreprise paraît insensée. Mais à y regarder de près, on constate que non seulement les toitures sont en bon état, mais que sont remises là toutes sortes de matériaux provenant de démolitions de bâtiments similaires : briques espagnoles, ardoises, poutres et planches de chêne, rien ne manque pour redonner à la ferme Melijn le pittoresque aspect qu'avait saisi Maurice Wagemans en un tableau à l'huile de couleurs chantantes qui illumine maintenant la salle du Conseil communal.

Applaudissons donc au désir de l'administration communale de redonner à l'ancienne ferme Melijn, non pas l'éclat mais la nostalgie des siècles révolus... et souhaitons que la décision prise en 1936 d'y abriter un musée de folklore devienne enfin réalité.

V. G. MARTINY

Architecte en Chef,  
Directeur du Service technique  
des bâtiments de la province  
de Brabant.



Par un porche largement ouvert...

La vue extérieure de la ferme, vers le nord, est remarquable...





**BORNIVAL -**  
Adossée au canal de Charleroi, elle fait figure de no-mans-land.



**BORNIVAL -**  
Le vallonnement en fait une contrée très pittoresque.

## Coin rustique mais inconnu du Wallon Brabant

# BORNIVAL

**L**A commune de Bornival située à la frontière ouest de la province de Brabant a conservé l'allure moyenâgeuse des temps anciens.

Adossée au canal de Charleroi à Bruxelles, elle fait figure de no-mans-land au sein du vaste circuit touristique de la Province.

Ignorée des touristes, la commune étrangère à l'agitation routière a cependant le privilège d'être un des coins les plus tranquilles de toute la région et Georges Willame, le chantre nivellois, dit du petit village de Bornival c'est « un nid discret et vert », « le plus vraiment rustique des environs ».

Le vallonnement du village en fait un remarquable ensemble très pittoresque. La grande dispersion de ses habitations sur l'étendue de ses 456 ha, la variété de ses ondulations boisées donnera à l'imagier l'occasion d'enrichir ses toiles de quelques beaux paysages. En effet, quand pour la première fois un étranger en parcourt les chemins sinueux, il a tôt fait de le comparer à une petite Suisse.

La vallée de la Thines notamment est un site très pittoresque. Admiré de ceux qui aiment les beautés naturelles s'y arrêtent pour en contempler le charme

reposant, elle peut être comparée à l'un ou l'autre site ardennais aux horizons si variés.

En matière de souvenir historique, seule la ferme du « Castia », dernier vestige du domaine seigneurial, continue à rappeler le prestigieux décor que fut en son temps le majestueux château des seigneurs de Bornival et de Grambais, qui, soit dit en passant, fut un jour visité par la reine Christine de Suède. C'est que jadis les seigneurs de Bornival avaient grande renommée et allaient au loin faire rayonner les couleurs brabançonnaises non sans entraîner à leur suite dans d'aventureuses et lointaines expéditions les Bornivalois soucieux de partager les risques de leurs seigneurs et maîtres.

Le village de Bornival formé d'une ancienne seigneurie isolée de l'abbaye de Nivelles sort de la nuit des temps dès 1126. A cette époque, la seigneurie aurait été cédée par le chapitre de sainte Gertrude aux religieux de saint Adrien de Grammont. On ne trouve cependant aucune trace de ce passage bien que par la suite cette histoire de transfert donna lieu à quelques difficultés.

La seigneurie du lieu ayant également renoncé à ses grandes et petites dîmes qu'elle tenait en fief de l'abbesse de Nivelles, au profit du monastère de Cambron près de Mons, le seigneur de Bornival, un certain René

(début du XIII<sup>e</sup> siècle), mécontent de cet arrangement et se moquant éperdument des mille et une procédures qui le spoliaient de son bien refusa d'exécuter les clauses du contrat. Il fallut une charte de Jean III confirmant la décision du bailli Jean de Sombreffe pour obliger le seigneur récalcitrant à céder ses dîmes à ses chanceux créanciers.

Ce dernier seigneur eut deux fils : Jean et Bernard. Ce dernier joua un rôle important sous le règne de Jean III. Il fut l'un des commissaires chargés d'établir les frontières du duché de Brabant du côté de Heusden en Limbourg. Il figure parmi les témoins de la joyeuse entrée de Jeanne et de Wenceslas ; combattit à Scheut à la tête des milices de Louvain et prit part à une infinité de négociations. Il mourut en décembre 1376 et fut inhumé au couvent des récollets à Louvain. Il laissait deux fils : Roland et Jean.

Le nom de Jean de Bornival figure en tête de la liste des patriciens louvanistes qui en 1362 et 1363 jurèrent fidélité au prince.

Son frère, Roland, devint le 29 janvier 1375 bailli du Brabant wallon. Le 15 février 1376, il partit pour Yvoir dans le Luxembourg à la tête d'un groupe de cavaliers pour combattre une légion d'aventuriers peu recommandables opérant sur les rives gauches de la Meuse.

C'est ainsi que les Bornivalois furent plus d'une fois mobilisés à des fins guerrières et qu'ils furent mêlés aux sanglantes querelles qui divisèrent la ville de Louvain. Roland fut de ceux qui en 1378, se réfugièrent à Aarschot et guerroyèrent contre les plébéiens.

Par la suite il entra en conflit avec son voisin Jean d'Ittre. L'animosité prit une telle ampleur qu'il fallut

chaque année escorter la grande procession de Nivelles.

Marié à Marguerite de Grainhem, il eut trois enfants dont Roland. Ce fils de l'ancien bailli du Brabant wallon, n'eut que des revers. Lorsque l'armée ducal s'en fut assiéger Grave en Hollande, en 1388, les sires de Bornival se portèrent à la tête d'une armée de 10.000 hommes au delà de la Meuse où, vaincus, ils durent se rendre. Pour payer sa rançon, Roland de Bornival vendit sa seigneurie. Comme il avait provoqué le courroux du Duc de Bourgogne, ce dernier fit saisir sur tous les biens de Bornival.

Par la suite, le château devait passer par une longue succession de propriétaires et ne retrouver son importance que lorsque ses possesseurs obtinrent crédit à la cour des ducs de Brabant et, plus encore quand leur patrimoine passa aux comtes de Saint-Pol, seigneurs d'Enghien. Le manoir fut ensuite pris et repris pendant les guerres des Pays-Bas, lors de la minorité de Philippe le Beau.

En 1575, le château devint la propriété du seigneur François d'Arlin, fondateur de l'église. En 1604, celui-ci fut promu commandant de la ville de Nivelles et le 14 avril 1611 gouverneur de Mariembourg.

Le dernier acquéreur du château voulut le restaurer mais il s'y ruina.

A cette époque, les armées en campagne dévastaient le pays et rendaient aléatoire tout espoir de prospérité. Lorsqu'il mourut, le patrimoine du courageux restaurateur fut mis sous séquestre. En 1769, après une interminable procédure, les Etats généraux du Brabant vendirent Bornival au vicomte de Flodorp, seigneur de Clabecq. Ce Flodorp n'était que le prête-nom de mes-



BORNIVAL - Le château, d'après une estampe du XVII<sup>e</sup> siècle.  
(Copyright A.C.L.)



BORNIVAL - L'église.

sire Henry de Leutzen, marquis de Roben, brigadier au service de l'Espagne. Son épouse étant née de Saive, c'est à cette dernière famille que ce qui restait du château devait appartenir jusqu'en 1829.

En 1765, déjà effrité et branlant on débattit la question de savoir s'il n'était pas plus avantageux de le démolir plutôt que de le restaurer. On finit par en abandonner les ruines et seule la ferme du manoir avec ses tours crénelées en rappelle encore le souvenir.

L'église construite en 1603 par le seigneur François

d'Arlin ne comportait qu'une nef centrale. Plus tard avec les ruines du château on y ajouta les nefs latérales. L'église possède quelques curiosités, entre autre un tableau du XVI<sup>e</sup> siècle représentant le « mariage mystique de Sainte Catherine ». On y trouve des autels en bois de chêne et un banc de communion datant du XVII<sup>e</sup> siècle. De belles stalles du XVII<sup>e</sup> siècle également, une statue en cerisier de St-François datant du XVI<sup>e</sup> siècle et de magnifiques colonnes en pierre confèrent au sanctuaire un cachet remarquable fait de noblesse, d'intimité et de recueillement. Les dalles

funéraires de François d'Arlin et de plusieurs autres familles seigneuriales y sont conservées comme un précieux trésor.

Pendant la guerre de 1940-45, l'église fut entièrement restaurée. A cette occasion, l'autel en bois fut remplacé par un magnifique ouvrage en pierre blanche représentant le Christ au tombeau dû au talent de Mr Aglave de Nivelles, ainsi qu'un très beau chemin de croix.

La plupart des maisons furent restaurées avec les débris du château et on trouve un peu partout des pierres

sculptées contrastant singulièrement avec le reste des façades, vierges de tout autre ornementation.

En 1785, l'abbé Goffin, alors curé de la paroisse, en profita pour bâtir la première école. Devenue maison d'habitation, sa façade a un cachet architectural peu ordinaire. Le digne abbé en fut tristement récompensé comme le prouve un document daté du 18 avril 1794 et ainsi conçu : « Nous soussignés habitants de la paroisse de Bornival, certifions et attestons sur la promesse de serment, toutes fois que nous en serons re-

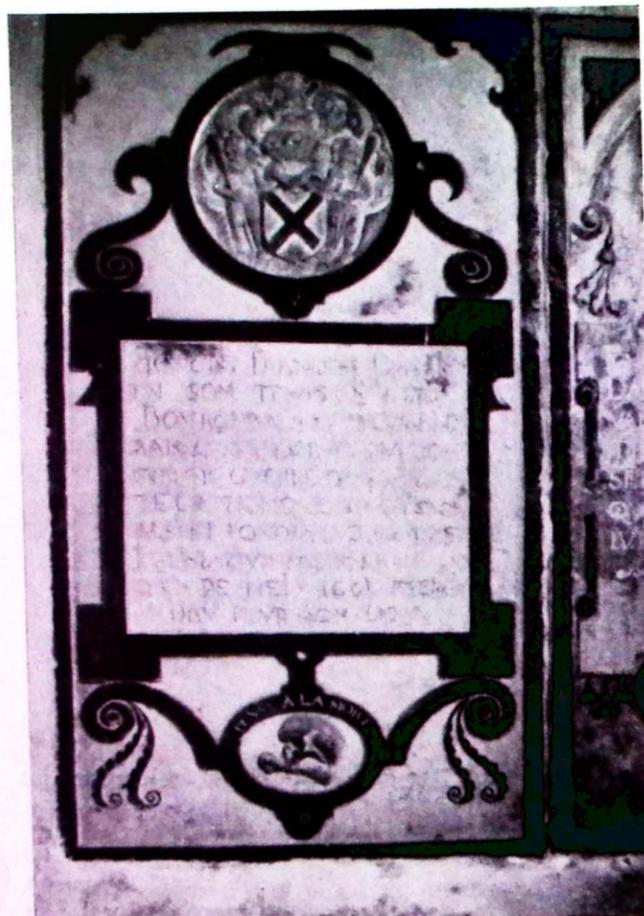
BORNIVAL - Le « Castia », ancienne ferme seigneuriale.



BORNIVAL  
◀ Porte d'une maison particulière entourée de pierres provenant de l'ancien château.



▶ Intérieur de l'église.



**BORNIVAL** - Pierre tombale de François Darlin, seigneur de Bornival.

quis, que la maison de cure de Bornival, a par le campement des troupes françaises été pillée, ainsi que tous les papiers qui y reposaient, entr'autres les registres de naissance, mariages et décès ont été délassés, déchirés et emportés dont il n'est resté que quelques parties des débris qu'on a retrouvés dans les prairies, bois et campagnes dont nous tenons pour les garants des déclarations. »

En raison de l'attitude peu amicale des soldats français, l'abbé Goffin dut fuir et se réfugier à Nivelles.

Reconnaissant les services rendus par ce grand bienfaiteur, l'administration communale, donna à l'allée conduisant à la « vieille école », le nom d'« Avenue Abbé Goffin ».

Depuis, la vie du village est sans histoire. Replié sur lui-même, il s'adonne à l'agriculture et put au cours des deux guerres apporter sa modeste part de ravitaillement au pays privé de ses apports extérieurs.

De par sa situation géographique et son adossement au canal de Charleroi à Bruxelles, la commune de Bornival fut plus d'une fois exposée à subir les conséquences de ces guerres.

Ainsi en 1918, lors de l'offensive alliée, les Allemands travaillaient fiévreusement à la mise en état de défense du canal. Prévoyant une sérieuse résistance, ils avaient aménagé un peu partout dans la localité des emplace-

ments de batteries qui selon les lois de la guerre devaient inmanquablement attirer l'attention offensive de l'armée libératrice.

Les alliés approchant rapidement du canal, l'armistice vint heureusement délivrer Bornival d'un affreux cauchemar.

En 1940, c'est l'armée française qui inversément occupait la rive ouest du canal. La partie de celui-ci formant frontière était comprise dans le secteur « Ronquières-Feluy-Arquennes », tenu par le 7<sup>e</sup> régiment d'infanterie de la 32<sup>e</sup> division française.

Le 17 mai 1940, il s'y livra des combats acharnés et l'artillerie française aspergeant le village de ses projectiles occasionna des dégâts dans la région du Croiseau et du Centre. Les quelques habitants restés stoïquement sur place, réfugiés dans les caves, attendaient anxieusement la fin de cette terrible épreuve du feu.

Une fois encore le destin devait épargner Bornival, car après la bataille de la Rocq au sud du village, les troupes françaises se retiraient pour commencer leur douloureuse retraite. De leur côté, les Allemands avaient cisailé toutes les clôtures et parsemé le village d'une infinité de trous individuels. Les animaux en liberté circulaient au gré de leur fantaisie et s'introduisant dans les maisons, occasionnaient un gâchis indescriptible.

Il fallut bien du courage aux Bornivalois, une fois rentrés de leur escapade forcée, pour s'atteler à la lourde tâche de restaurer le potentiel productif de leur vaste patrimoine agricole.

En dehors du « Castia », de l'église et des pierres ornant de nombreuses maisons, Bornival est demeuré modeste dans le domaine architectural.

Il a cependant son monument érigé à l'occasion des fêtes du centenaire de l'indépendance à la mémoire des bienfaiteurs de la commune.

Il a son arbre de la liberté planté au retour des soldats de 1914 et, dans la cour de l'école, l'arbre du centenaire protégeant de son ombre les enfants venant l'un après l'autre puiser dans la parole du maître les premières notions de vie.

**BORNIVAL** - Le vieux moulin à eau sur la Thine.

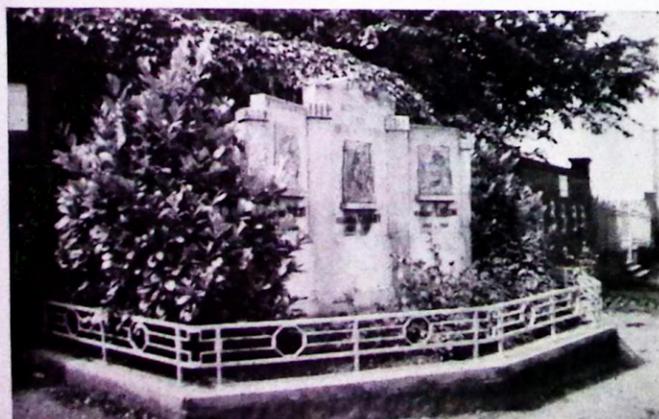


**BORNIVAL** - La source Barbette en descendant du « Croiseau ».

## BORNIVAL

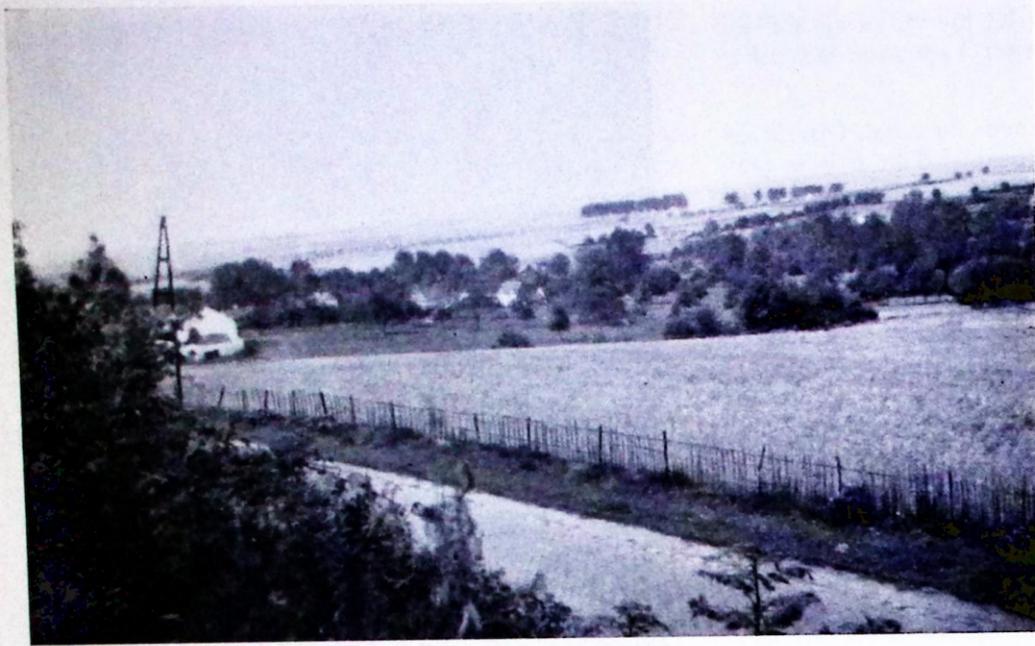
Entrée de la « vieille école » avec pierres provenant du château.

Chapelle N.-D. du Luxembourg, dans la vallée de la Thine.



Monument aux bienfaiteurs de la commune.



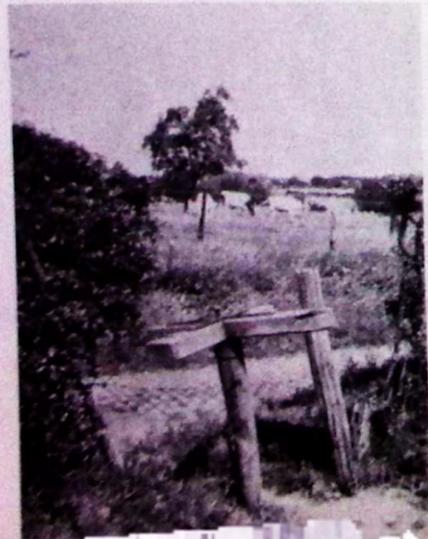


BORNIVAL - Panorama de la commune, vu de l'école, vers le canal.

Comme tout village qui se respecte, Bornival a ses légendes. La première : « Bournivau l'pays des blancs bastons » est née de ce que jadis, pour leur promenade, les gens avaient l'habitude de prendre au hasard un bâton et d'en enlever l'écorce. L'autre dicton attribué aux Bornivalois un certain dérangement de l'esprit et gratifie le village de : « Bournivau l'pays des fous ». Il paraît en effet qu'autrefois le seigneur et le curé perdirent la raison le même jour. Aujourd'hui encore cette plaisanterie n'est pas morte.

Bornival compte parmi les communes les moins connues du Brabant. Ainsi, l'itinéraire de la course cycliste Paris-Bruxelles fait état de deux hameaux, le Croiseau et le Chêne sur la route de Nivelles à Braine le Comte sans y mentionner le village lui-même.

Cependant en restant modeste, nous dirons que Bornival a ses petites curiosités et que les amateurs de beaux



BORNIVAL - Un des nombreux tourniquets qui ferment les sentiers dans les prairies.

toute sa longueur d'agréables et tranquilles séjours, et ce, dans une ambiance de villégiature digne de ce nom. Inversément, il peut se diriger vers Feluy tout aussi attrayant et rencontrer à chaque courbe du canal de multiples changements de décor à vue.

Le touriste plus pressé longe un peu le canal et remonte la rue Félicien Canart. Celle-ci, s'élevant à flanc de coteau vers le vaste plateau central, permet de découvrir une magnifique vallée harmonieusement étagée où les charmantes silhouettes des métairies, à demi cachées par le verdoyant rideau de ses vergers, mettent des taches plus claires.

Poursuivant son chemin, il arrive à l'école où se trouve le monument élevé à Tricot, Lebon et Canart, bien-fauteurs de la commune. Il peut achever son circuit en contournant le « Bois d'en Haut » anciennement appelé « le bois du Curé » en raison de ce que jadis la paroisse manquant de cure, le pasteur y avait établi sa demeure. Actuellement au sein d'une clairière agrémentée de fleurs s'élève un beau château aux couleurs agréablement nuancées et dont la paix sereine de son entour forestier n'est troublée que par le mélodieux concert des oiseaux.

Si Bornival vous a plu, revenez-y par le Croiseau cette fois. Avant de descendre vers la vallée du ruisseau Mathieu Simon, vous découvrirez des horizons infinis qui permettent de porter les regards vers la forêt de la Houssière, les bois de Rœux et les confins du pays noir.

Quittant l'esprit reposé le prestigieux silence des champs, le touriste se retrouve bientôt plongé dans l'incessant trafic de la route qui, de Nivelles à Braine le Comte, assure nuit et jour, le règne effarant de la vitesse.

Vital JENET

## Nos métiers d'art

# L'UNIVERS DU PEINTRE CARTONNIER



« Nuits rhénanes » (Braquenie - Malines)

**D**ELAISSER le pinceau familier, la complicité des couleurs pour affronter les mots pleins d'écueils ne laisse pas de m'inquiéter. Mais il me faut renoncer à voir éclore sur cette page la fougère, fleur de givre et gorgones, ou l'envol des ailes diurnes et nocturnes, pour choisir dans la jungle des phrases, celles capables de vous ouvrir l'univers de la « cartonnerie », puisque c'est d'elle qu'il faut parler.

Je ne vous entretiendrai point de l'histoire de la tapisserie à travers les âges, ce fut avant moi l'apanage de bien des gens sérieux. La « Renaissance » de cet art somptueux n'est plus un sujet d'étonnement. De grandes tentures tissées en Belgique pour l'exposition universelle de Paris en 1937 en étaient un témoignage éclatant. Depuis, le spectacle affligeant des tableaux de laine (avec ou sans cadre doré), la honteuse reproduction d'une « Dame à la Licorne » sur fond assorti au canapé, les morceaux assemblés d'un puzzle disparate formant le modèle d'une tapisserie aux origines imprécises, ont perdu pratiquement tous leurs adeptes.

La tapisserie doit être poétique. Notre époque murée de réalités en a plus que jamais besoin. Songez à la présence rassurante de la laine dans notre univers de science fiction, où règnent l'aluminium et les polystyrènes. Aussi est-ce par soif d'évasion que l'on devient peintre cartonnier. La tapisserie est un sens, c'est aussi une prise de conscience, quand l'artiste a pleinement réalisé cette phrase terrible de Raoul Dufy : « Les peintres ne doivent pas s'imaginer qu'ils feront œuvre utile en tapisserie sans y consacrer leur vie. »

La voici donc cette cartonnerie, à l'exigeante vocation. Pour mieux la connaître, entrez à sa suite dans l'atelier, univers indispensable des objets d'où s'envolent les thèmes qui lui sont chers : coquillages portant leur rumeur de fonds marins, cristaux où s'accroche la lumière. La poussière argente mieux que le temps les graminées et les ombelles, feuillages où frémissent toutes les ramures. Son être multiple aime les travestis qui font d'étranges bannières. Des masques ont fixé leur visage aux murs. Ceux-ci de briques chaulées sont le refuge de l'œil saturé de couleurs. En long vitrail, les bouteilles collectionnées avec passion alignent leurs flancs mobiles bleus, verts, violets, devant chaque fenêtre. Il règne ici un silence vivant des roucoulements de tant de pigeonniers. Et le chat empanaché, seigneur du lieu passe, auréolé, sans jamais renverser un seul pot de couleur ! Pour-

« Orphée » (Chaudoir - Bruxelles).



tant, ils sont cent, ils sont mille, de gouache, de poudre ou d'huile, boîtes à conserves-ananas-tomates, verres à ventouse, à liqueur ou à moutarde, coquetiers... que sais-je ? Armée chatoyante hérissée de pinceaux et de crayons.

Et voici les esquisses en faisceaux amoncelées comme feuilles tombées ou fruits mûrs ; tapisseries naissantes ou tapisseries achevées, parties pour d'autres murs, d'autres yeux. Ce sont les avant-projets, visions frémissantes que l'on capte comme des papillons... Une longue marche dans un bois décharné parmi les gisants émuovants des arbres abattus... Puis le souvenir décanse lentement, le projet naît, le carton grandit, les laines se teignent, se tissent et « Les ramasseuses de bois » s'en vont de leur pas cadencé dans l'ardent halo du rougeoyant soleil d'hiver.

Enfin, au mur la vaste surface du « carton » grandeur d'exécution, fidèle réplique de l'avant-projet. Les gouaches ont déjà envahi l'arabesque du dessin, qui trace les principales lignes de la composition. Car si certains ont adopté le carton numéroté, je reste allergique à ce procédé qui tente de remplacer les couleurs par des chiffres correspondant aux teintes des laines.

Ce ne sera pas un grand dessin colorié. Il existe entre liciers et cartonniers, un langage venu des nécessités du tissage. Ces « pointes » que certains considèrent parfois comme signes d'une personnalité morbide ne sont autre chose que les célèbres battages ou passages : dans le sens de la trame, la laine s'étire en une guirlande acérée où vient s'imbriquer en épines plus ou moins régulières le ton voisin, lui communiquant une vibration plus monumentale qu'un fondu dégradé.

La verticale est un autre moyen d'expression : le fond rayé des « Vierges sages et vierges folles » aligne en bandes parallèles



« Barques lunaires » (Braquenie - Ardennes).

ceux qui peuplent les livres et ceux qui nous entourent.

De Guillaume Apollinaire, j'entends chanter les nuits rhénanes.

Ecoutez la chanson lente d'un batelier  
Qui raconte avoir vu sous la lune sept femmes  
Tordre leurs cheveux verts jusqu'à leurs pieds.

Elles passent en cortège parmi les orgues des roseaux. La « Renarde » se blottit sous les ronces. La Métamorphose devient ailes, antennes, velours.

Attachants visages humains, ils ne rient point, mais ne les croyez pas mélancoliques. Dans leurs yeux il y a le lointain des regards tournés vers l'intérieur. C'est une exaltante com-

munion qui unit au cours des heures, par delà les toits des vieilles cités cartonniers et liciers. Du carton à la laine, courent les couleurs, dans la cuve du teinturier miroite le bleu de la « Chimère », au soleil sèchent les ors des « Funambules ». Pendant que glisse le pinceau, dansent les doigts, les fils, chante le vieux chêne dont est fait le métier.

Ce qui différencie le peintre cartonnier du peintre de chevalet, c'est cette discipline librement consentie qui le garde de bien des périls. Le cartonnier d'aujourd'hui veut retrouver cette technique à l'état pur. Retourner aux principes qui guidaient le pinceau du moyen âge : sobriété des couleurs, absence de perspective, agencement sur un plan, faveur accordée au gros point (six fils au cm<sup>2</sup>) ceci, non par économie, mais parce que dans tous les arts, les plus grandes époques sont celles dont le langage est le plus simple.

Voici les mots devenus familiers, amarante ou turquoise, mots hérissons, mots chenilles. Souhaitons qu'avec eux revienne le temps des bannières tissées claquant au vent à chaque fenêtre, les jours de fête.

Mary DAMBIERMONT

les verts de pin, les bleus d'outremer et les couleurs de nuit. Ces tons s'épaulent, étant à la fois ornement et illusion. Ailleurs, le pointillé riche du scintillement des étoiles (écorce d'arbre, pelage moucheté...) ordonne ses points gros ou petits en un savant feu d'artifice, qui de trois tons à bon escient utilisés nous révèle une gamme insoupçonnée. Et tant d'autres découvertes que chaque jour apporte au bout du pinceau, qui les cherche dans le creux de l'aile d'« Icare » ou dans le miroitement des eaux.

C'est aussi l'amour du monumental, qui nous garde dans les sentiers de la tapisserie. Monumental n'est pas uniquement question de surface, c'est un résultat savant de tant d'équilibre, de construction et de sensibilité, qui donne une réelle grandeur à la tenture de petite proportion.

La cartonnrière en créant sa flore, ses légendes, sa forme à travers le prisme de sa sensibilité, s'évade dans les surfaces de ces tapisseries et souhaite que le spectateur l'y suive. Dans le monde des phénomènes naturels sensible au rythme des saisons, j'aime surtout voir évoluer les personnages familiers,

« Les ramasseuses de bois » (Chaudoir - Bruxelles).



## Calendrier touristique et folklorique

### JANVIER

GAMMERAGES, 25 : Fête folklorique à l'occasion de la Saint Paul. Coutume remontant à l'année 1382.

### FEVRIER

LOUVAIN, 2 : Fête patronale de l'Université. Cortège avec participation du corps professoral. Messe solennelle en

l'église Saint Pierre. Séance académique. Promotions au grade de docteur honoris causa. Caractère national.

5 : Grand Béguinage, Eglise Saint Jean-Baptiste : pèlerinage à sainte Apolline. Caractère local.

12 : Place Monseigneur Ladeuze : foire d'hiver, jusqu'au 12 mars inclus. Caractère local.

## REPRISE DE NOS MIDIS

Lundi 30 janvier 1961 à 12h40. « L'intégration de l'architecture contemporaine dans les cadres urbain ancien » par monsieur V. G. Martiny, Architecte en Chef-Directeur du Service technique des Bâtiments de la Province de Brabant.

Buffet accessible à partir de 12h15.

## CONTACTS

### CERCLE ROYAL « EUTERPE »

#### Soirée théâtrale

Le Cercle Royal « Euterpe » donnera son second spectacle de la saison, le samedi 14 janvier prochain, à 20 h., au Théâtre Patria, rue du Marais, à Bruxelles.

Au programme : LA BARQUE SANS PECHEUR pièce en 3 actes d'Alejandro Casona, une œuvre émouvante sortant résolument des sentiers battus et qui, de surcroît, peut être vue par tous.

Le prix des places est fixé comme suit :

Fauteuils 1<sup>re</sup> série 50,— F  
2<sup>e</sup> série 35,— F

Mezzanines 40,— F  
Balcons 1<sup>re</sup> série 25,— F  
2<sup>e</sup> série 20,— F  
de côté 10,— F

La réservation est ouverte, dès à présent, chez M. Louvois, 39, rue au Beurre, à Bruxelles I, tél. 11.06.79, entre 11 h. et 12 h. 30.

Nos membres peuvent aussi, sur présentation de leur carte, obtenir, à l'entrée, des places à prix réduits : fauteuils : 30 et 20 F, mezzanines : 20 F et balcons : 10 F.

## LE CARILLON DE WAVRE

En 1951, le Syndicat d'Initiative de la ville de Wavre, à 25 km au S.-E. de Bruxelles, reprenant un projet vieux de 3 siècles, décida de doter l'église St Jean-Baptiste d'un carillon. Grâce à l'effort généreux des autorités communales et des habitants, on entreprit immédiatement l'aménagement de la Tour et l'achat des cloches.

La tour qui n'avait que 5 étages en a maintenant 6 : la flèche a été exhaussée de 6 mètres et munie d'abat-sons, les planchers vermoulus ont été remplacés par du béton : les échelles d'accès ont été supprimées et un escalier de fer permet d'atteindre aisément les divers étages.

Le projet initial était de nantir la tour de 32 cloches de carillon qui auraient été accordées aux trois grosses cloches de l'église. Une « entente cordiale » a permis, en réduisant le volume des cloches d'église, de fondre un total de 49 cloches qui se font suite. Leur accord fut vérifié au moyen d'appareils élec-

troniques récents, ce qui donne une grande harmonie à l'ensemble.

Les 49 cloches firent leur entrée à Wavre le samedi 6 mars 1954, par la chaussée de Bruxelles et passèrent par Basse-Wavre, où les cloches de Notre-Dame les saluèrent au passage. Les 6 cloches d'église furent consacrées le dimanche 7 mars tandis que les autres furent bénies.

Bientôt, toutes les cloches furent en place dans la tour et l'inauguration solennelle du carillon eut lieu le 18 avril 1954. A cette occasion, on joua pour la première fois le « Jeu de Jean et Alice » sur le parvis de l'église.

Pendant la saison d'hiver, la visite des 6 étages de la tour du Carillon de Wavre se fait sur demande adressée à M. Alsteens, rue Haute, 1, Wavre, tél. 010/23751.

(Bulletin du Commissariat général au Tourisme. Décembre 1960.)

## Abonnements 1961 Avis important

Il est porté à la connaissance de nos membres qu'il leur sera, dorénavant, loisible de souscrire, pour la somme de 130 F, un abonnement combiné aux deux éditions — française et néerlandaise — de notre revue. Nos affiliés qui auraient déjà versé le montant de 80 F pour l'une de ces éditions peuvent, dès à présent, moyennant acquittement d'un supplément de 50 F, obtenir la livraison de notre seconde publication.

### Echo des Pays-Bas

#### ECLATANT SUCCES DE L'OPERATION « MOOI BELGIË »

Au cours de la saison touristique écoulée, le bureau d'Amsterdam du Commissariat général au Tourisme, appuyé par la presse et la radio néerlandaise, a mis sur pied, dans le dessein d'encourager les Hollandais à découvrir ou redécouvrir les beautés de notre pays, une vaste opération intitulée « Mooi België ».

Volontairement dépouillée de toute complexité susceptible de rebuter les aspirants touristes, cette campagne, dirigée avec maestria par M.J. Roelke, se bornait à inviter les villégiateurs, de passage dans nos murs, à poster à l'adresse du bureau belge de tourisme à Amsterdam une simple carte illustrée avec mention de leurs nom et domicile. De concert, toute une gamme de prix, de valeur diverse, destinés à récompenser les lauréats, étaient méthodiquement réunis. Le premier prix offert par le Commissariat général au Tourisme consistait en un séjour

gratuit de 48 heures en Belgique valable pour deux personnes, tous frais de déplacement et d'alimentation compris.

Pour sa part, à l'initiative de notre secrétaire permanent, M. M.-A. Duwaerts, la Province de Brabant, désireuse de souligner le vif intérêt qu'elle portait à cette action, fit don d'un superbe plateau en étain qui fut exposé, le mois dernier, dans les vitrines du bureau d'Amsterdam.

Quant au concours proprement dit, il obtint un succès éclatant qui trouva, en son temps, un large écho dans la presse néerlandaise. Tout au long des mois d'été, d'innombrables cartes-vues affluèrent de tous les coins de Belgique dont un contingent imposant en provenance de notre province. A cet égard, il est

intéressant de constater le pouvoir fascinant d'attraction que continuent d'exercer sur les touristes, les grandes villes d'art belges. Bruxelles, Anvers, Gand, Bruges et Tournai ont, en effet, monopolisés à elles-seules la moitié des envois.

Lors des opérations de tirage au sort qui se déroulèrent le 1<sup>er</sup> décembre dernier, en présence d'une importante délégation de journalistes, le prix offert par la Province de Brabant fut dévolu à M. H. Kieviet, résidant Burgemeesterplein, 15, à Arnhem. Puisse ce cadeau de choix être pour l'heureux bénéficiaire plus qu'un agréable souvenir, une invitation permanente pour lui et ses proches à revenir encore souvent parmi nous : tel est le vœu que nous formons au seuil de l'an neuf.

AMSTERDAM - Etalage, réalisé par le Commissariat général au Tourisme, où furent exposés livres et objets d'art belges à l'occasion du concours « Actie, mooi België ».

Au centre, le prix offert par la Fédération touristique de la Province de Brabant : un plat en étain.



# Nos mots croisés

## SOLUTION N° 15

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	B	E	L	G	I	S		B	O	S
2	O	V	E	R	L	A	A	R		O
3	I		D	I		C	R	O	I	S
4	T	I	E	L	T		T	E	R	
5	S	A	B	L	O	N		K	I	F
6	F		E	E		E	N		S	U
7	O		R		P	R	U	N	E	S
8	R	O	G	N	O	N		U	R	I
9	T	U		O	R	S	M	A	A	L
10			H	E	C	T		S	I	S

### HORIZONTALEMENT

- Rivière brabançonne qui s'en va de son petit train à travers une jolie vallée. Hameau du Brabant près de Londerzeel.
- Commune du Brabant dont l'édifice le plus curieux est le vénérable donjon de Terheyden, dont la construction remonterait aux croisades.
- Préposition retournée. Deux voyelles. Ennuya.
- Patron d'une église de Jodoigne, église dont la pièce la plus insigne est une châsse renfermant les restes du saint patron (1660). Nom du château de Steenokkerzeel, dont la toiture aux clochers effilés a été rasée lors de la dernière guerre.
- Pas ailleurs. Flétrit.
- Commune du Brabant où l'on fit en 1959 des découvertes archéologiques du plus grand intérêt. Patron d'une église d'Auderghem.
- Interjection. Chimiste brabançon, natif de Louvain (1813-1891).
- Partie du corps.
- Nom du château de Beigem, au bord du Kelkebeek. Rivière du Brabant qui a sa source près de Plancenoit et arrose Rosières.
- Prénom féminin. Partie d'église.

## PROBLEME N° 16

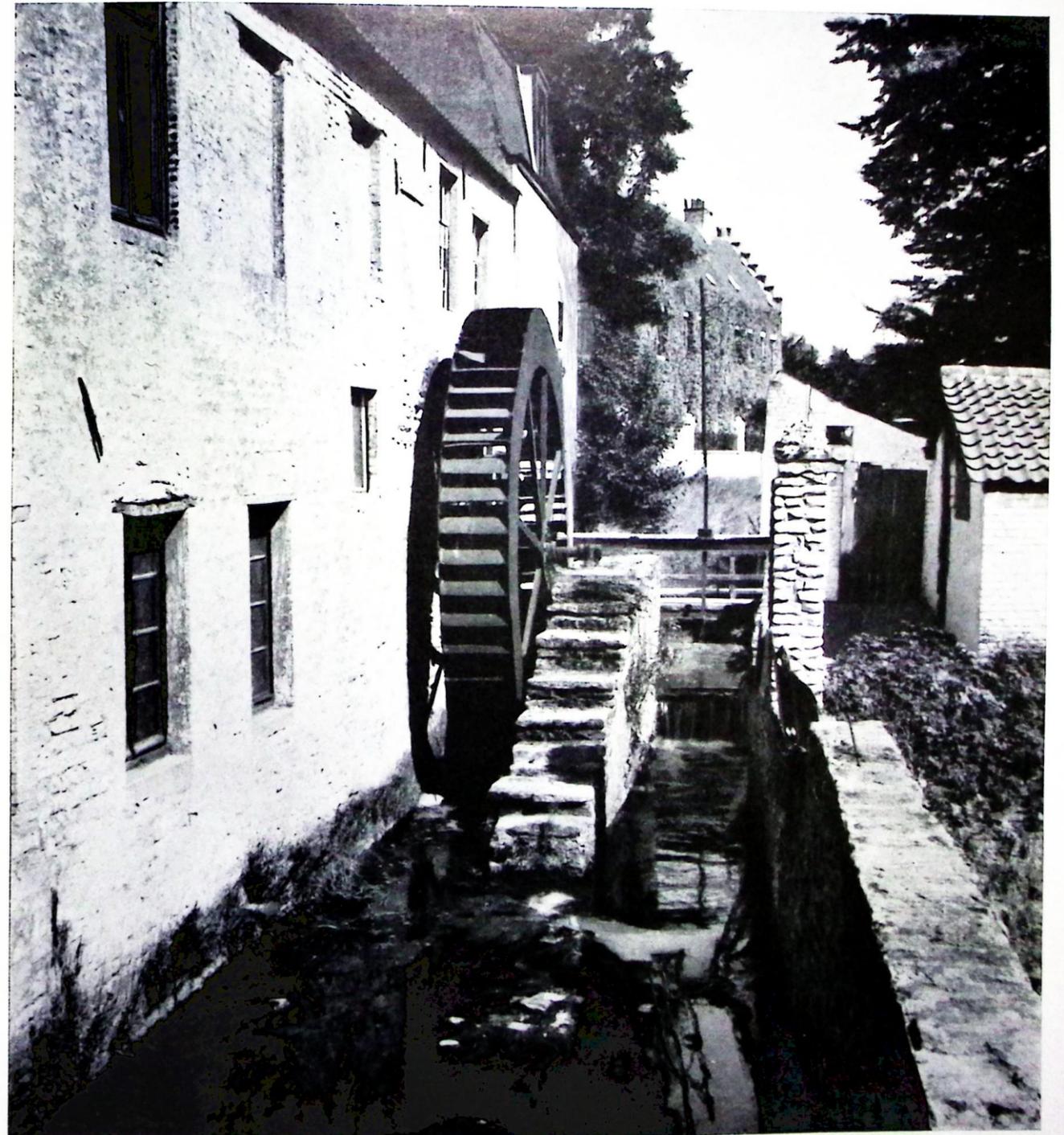
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
10										

### VERTICALEMENT

- Commune du Brabant où l'on peut visiter le Musée du Père Damien. Article.
- D'après une chronique ancienne, nom d'une famille qui habita le château de Rhode-Saint-Pierre. Son chemin creux joua un grand rôle dans l'histoire de l'Europe.
- Possessif retourné. Surnommée. Deux lettres de Nossengem.
- Chevalier brabançon qui fit bâtir, au lieu-dit Bois Seigneur-Isaac, un sanctuaire en l'honneur de la Vierge et de son fils. Dans le calendrier.
- Commune du Brabant sur l'IJse, où l'on peut voir une église du XIII<sup>e</sup> siècle à deux tours romanes.
- Qui rend service.
- Trace du pied sur le sol. Alla de côté et d'autre.
- Quittais. Symbole chimique.
- Fille de Minos. Animal.
- Saint sur les conseils de qui fut fondée l'abbaye de Nivelles. Bout de nef.

Pierre LAURENT

# Opération Moulins



### ZAVENTEM

Le moulin Stockmans, dont l'origine est, vraisemblablement, antérieure au XIV<sup>e</sup> siècle, a gardé une superbe allure. (Photo de Sutter)

# Opération Moulins



**MONTAIGU**

Le « Stenen Molen », édifié en 1850, n'attend plus que de nouvelles ailes pour retrouver son lustre d'antan. (Photo de Sutter)